

Louis Poinsinet de Sivry

TRAITÉ

DES

CAUSES PHYSIQUES

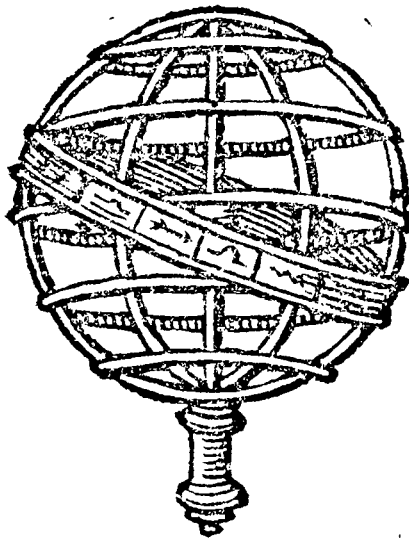
ET

MORALES DU RIRE

relativement à l'Art de l'exciter.

Quid rides?

HOR.



A A M S T E R D A M

chez MARC-MICHEL REY

M D C C L X V I I I .

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L E HAZARD a fait tomber le Manuscrit de cet Ouvrage entre mes mains. Il portoit alors le titre de *Traité du rire*; ce qui fut cause que je négligeai un an entier de le lire, le regardant comme un essai de plaisanterie, un jeu d'esprit, un pur badinage; & j'attendois, je l'avoue, pour en entreprendre la lecture que j'eusse plus d'un moment à perdre. Un ami homme de goût mais moins scrupuleux que moi sur l'emploi des instans, me l'emprunta pour en faire l'examen; & le rapport avantageux qu'il m'en fit m'apprit combien je m'étois trompé sur le vrai sens de ce titre. Je lus moi-même le traité en question & je me convainquis non sans quelque étonnement que ce petit Ouvrage étoit d'un bout à l'autre un *Ecrit raison-*

A V I S D E

né, plein de recherches, de notions
& même de découvertes utiles, & qui
n'intéressoit pas moins la Philoso-
phie que l'art du Théâtre. Je me
détournai donc sur le champ à l'im-
primer; sûr que je ferois par là un
présent agréable à tous les gens
de goût. Je crois seulement devoir
les prévenir de la méprise dans la-
quelle j'étois tombé d'abord à la pre-
mière inspection du titre, afin qu'eux-
même ne se laissent point entraîner
dans la même erreur. Je prie donc
le Lecteur de vouloir bien réfléchir
qu'un Traité sur le rire n'est pas né-
cessairement une facétie; qu'il y a
peu de ressemblance entre un ouvra-
ge pour rire, & un écrit sensé &
réfléchi sur les causes secrettes & le
principe moral par lesquels nous
vivons; connoissances qui peuvent con-
duire plus sûrement à ces moyens ar-

tificiels d'exciter le rire qu'on a regardés jusqu'ici comme une science impossible à rédiger en méthode. Si malgré ces considérations il se rencontroit encore des esprits assez superficiels pour trouver mauvais que cette analyse technique & Philosophique du Rire fût écrite d'un style décent & d'un ton raisonnable ; je leur demanderois s'il leur est jamais arrivé d'entrer en colere en lisant le traité de la colere composé par Sénèque ; & si à l'occasion d'un Essai sur les causes de la fièvre, ils s'aviferoient d'exiger que le Médecin Auteur d'un pareil traité donnât la fièvre à ses Lecteurs. Il est nécessaire d'établir une différence entre un tableau & une analyse ; entre une plaisanterie qui fait rire , & un traité où l'on examine de sens froid par quel principe on rit. En

AVIS DE L'ÉDITEUR:

général tout *Écrit analytique* est un *Ouvrage de réflexion*; & il seroit ridicule de lui donner le ton d'une farce. Nous osons assurer que celui-ci est écrit du ton le plus convenable aux vues utiles & profondes dans lesquelles l'*Ouvrage* est composé. Je me crois dispensé d'en dire davantage pour les gens sensés; mais eux-mêmes savent bien qu'avec l'autre espèce de Lecteurs on n'a jamais tout dit. C'est uniquement pour ceux de cette dernière classe que nous avons pris le parti de changer l'ancien titre du *Manuscrit*, & d'intituler l'*Ouvrage* que nous publions, non plus *Traité du rire*, mais *Traité des causes physiques & morales du rire*, relativement à l'art de l'exciter.

A MADAME * * DE

MADAME,

VOTRE PASSION sans bornes pour toutes les belles connoissances, & votre goût éclairé pour les Arts ne vous permettent pas de vous en tenir au plaisir que leurs charmes vous font éprouver. Après avoir joui de la perspective toujours variée du tableau qu'ils nous présentent, vous passez, Madame, de cette satisfaction momentanée à des considérations plus solides. Un empressement louable vous fait remonter à la cause secrète de cette magie qui nous remue, qui nous entraîne, mais qui toute-puissante qu'elle est, n'agit sur nous que par le jeu caché de certains ressorts. Voilà l'objet de vos recherches; & c'est cette seconde science que vous desirez approfondir. Vous y parviendrez sans doute, quelque pénible qu'en soit l'étude, & de quelques ténèbres que la nature semble avoir environné les premiers principes de toutes choses. Non, Madame, les Arts, j'ose vous le promettre, n'auront pour vous

8 CAUSES PHYSIQUES

rien d'obscur : vous qui les cultivez, vous dont ils font les délices, vous méritez de les connoître, d'en étendre les limites, & d'en développer les mysteres. Ce traité va vous faire entrer dans le país des découvertes; & la question qui va d'abord s'offrir à votre impatience est justement celle qui m'a paru piquer le plus votre estimable curiosité sur tout ce qui concerne les Arts.

La Comédie, cette source inépuisable de plaisirs utiles, nous divertit par des leçons, & nous instruit par le tableau des défauts & des vices. Le *rire* est son véritable attribut; & c'est par lui qu'elle marche au but respectable *de corriger l'homme en le divertissant*. Le *rire*, quoiqu'on en puisse penser, n'est donc point une matiere de si peu d'importance, ni que la raison même la plus austere puisse être en droit de mépriser. C'est au contraire, si j'ose le dire, un objet digne de ses recherches & de toute son attention.

Il paroîtroit naturel de définir ce que c'est que le *rire*, avant de songer à parler de son origine. Mais comme on n'a rien dit, jusqu'à nos jours, de satisfaisant sur la nature de ce mouvement singulier; il sera plus à propos de remonter d'abord à sa cause primitive; laquelle une fois dé-

terminée jetteroit sur tout le reste une vive lumiere.

Cette route , je l'avoue , n'est pas la moins semée d'obstacles : car l'origine du *rire* est pleine d'incertitudes ; & ses sources les plus apparentes ne sont pas les véritables. Si le *principe* que nous cherchons n'étoit pour ainsi dire caché dans les replis de la nature , l'auroit-on ignoré durant tant de siècles ? Démocrite , Aristote , Cicéron , César auroient-ils refusé de le définir ? Aristophane , Plaute & tant d'autres auroient-ils affecté de ne le point connoître ? Le seul silence de Moliere en cette occasion , n'est-il pas lui-même un prodige , & ne suffit-il pas pour prouver à quel point le *principe du rire* est difficile à trouver ?

Ne plaignez-vous point mon embarras , Madame , à la vue de ces difficultés , & n'êtes-vous point en peine de savoir comment j'en pourrai sortir ? A dire vrai , c'est un étrange labyrinthe ; & sans les secours extraordinaires que le hazard m'a fournis , je n'ose répondre que la crainte d'échouer ne m'eût fait abandonner l'entreprise. Mais puisqu'une rencontre heureuse & presque unique m'a mis à la source des principales lumieres que vous desirez , j'y vais puiser abondamment de quoi

10 CAUSES PHYSIQUES

vous satisfaire. Il faut premièrement, Madame, vous mettre au fait de cette énigme.

Un ami me conduisit un jour chez feu M. Titon du Tillet, si connu dans la République des Lettres par le monument de bronze qu'il a fait élever à leur gloire, & dont le Roi vient d'orner sa Bibliothèque. Je puis dire que ce jour-là mon étoile ne fut pas malheureuse ; car sans parler des artistes célèbres que je vis alors pour la première fois, figurez-vous, Madame, quelle dut être ma joye de me trouver en la compagnie de plusieurs Gens de Lettres, dont les écrits fesoient à la fois mes délices & mon étonnement. DESTOUCHES, FONTENELLE, MONTESQUIEU, déploierent devant moi tous les trésors de l'éloquence. Je ne me lassois point de contempler ces illustres personnages ; & je sentois ma passion pour l'étude s'accroître en les écoutant. DESTOUCHES simple, pur, gracieux, abondant, & naturel dans son style ; FONTENELLE orné, fleuri, fécond, subtil, élégant, & sur-tout ingénieux ; MONTESQUIEU tour-à-tour agréable, élevé, profond, léger, grave ou sublime : tels furent, Madame, les interlocuteurs que j'eus le bonheur d'entendre. Ils agiterent fort au long cette même question du

Rire, qui pique aujourd'hui votre curiosité. Je recueillis précieusement leurs divers sentimens sur cette matiere, qui les tint long-tems partagés. Je vais m'attacher à vous retracer leurs discours dans cet entretien. Daignez vous souvenir que c'est leur opinion, non la mienne que je vous expose. Voici ce qui donna lieu à cette dispute intéressante.

Quelqu'un de la compagnie s'étant mis à rire, sans aucun sujet apparent; un des convives releva malicieusement cette espece d'inconséquence. Sa remarque fut comme le signal d'une guerre ingénieuse; & tout le monde s'étant réuni contre le rieur, on fit une ligue offensive pour l'obliger à convenir des raisons cachées de cet éclat indiscret. Celui-ci se battoit en retraite; mais on avoit résolu de ne lui point faire de grace. Une Dame seule eut pitié de son embarras, & trancha la question en disant: *Voilà bierre du mystere! Monsieur rit de notre curiosité.* Cette disparate vint à propos pour dissiper l'orage, & donner à la personne en question le tems de respirer. Comme c'étoit un homme d'esprit il profita habilement de cette diversion pour se tirer d'affaire; & s'adressant à toute la table: „ Je suis prêt, dit-il, Messieurs, à vous

„ avouer de quoi j'ai ri ; si vous-mêmes
 „ pouvez me dire ce que c'est que le rire,
 „ & pourquoi vous riez.”

DESTOUCHES s'écria que la demande étoit juste , & qu'on ne pouvoit sans humeur refuser d'y souscrire.

„ Vous porterez donc la parole ? inter-
 „ rompit FONTENELLE.

„ Oui , repartit DESTOUCHES , si vous
 „ consentez d'en faire autant.

„ Volontiers , reprit l'Auteur du Dia-
 „ logue des Mondes , si le Président veut
 „ être de la partie.

MONTESQUIEU que ce discours reti-
 ra d'une de ces distractions aimables ,
 auxquelles on scait que ce grand homme
 étoit assez sujet ; MONTESQUIEU , dis-
 je , après s'être fait instruire de l'état
 de la question , répondit agréablement :
 „ qu'il seroit toujours de moitié dans les ga-
 „ geûres de ses collègues.

Comme il achevoit ces mots , on des-
 servit. Les trois Académiciens firent un
 tour de jardin , pour mieux se disposer à
 remplir leurs engagements ; & tout le
 monde étant descendu dans *la salle du*
Parnasse (*), on les vit rentrer avec cet-

(*) Salle où M. Titon du Tillet avoit fait éle-
 ver un monument de bronze représentant le Par-
 nasse François , & où il se plaisoit à rassembler
 divers gens de Lettres.

se impatience qu'inspire l'envie d'entendre parler les hommes célèbres. Ils ne tarderent point à remplir l'attente de la compagnie; & parlerent tour-à-tour selon l'ordre qu'eux-mêmes venoient d'établir entre eux.

DE S T O U C H E S.

SOCRATE, dans ses momens d'humeur, définissoit l'homme: *un animal ridicule*. Si quelque raison peut appuyer ce sentiment, il ne la faut point sans doute chercher ailleurs que dans le *Ris* même. En effet est-il un spectacle plus digne de risée, que de voir ce Roi superbe des animaux se vanter d'être l'interprête de la nature, se glorifier d'en pénétrer les mysteres, & cependant se tromper sur les principes d'une sympathie qui lui est propre; en un mot ne pas comprendre ce que c'est que *rire*, ni quelle est en lui l'origine de cette habitude journaliere? Car les plus beaux génies des siècles passés se sont efforcés d'en discuter les causes: mais après nombre de tentatives infructueuses, ils ont été contraints d'avouer que cette matiere se déroboit de tous côtés à leurs recherches.

& surpassoit infiniment la portée de leur intelligence.

Ce que SOCRATE lui-même n'a point expliqué ; ce que les plus grands Philosophes, & les Poètes les plus renommés ont voulu laisser indécis, est-ce à moi de le définir ? A ne partir que des bornes de mes connoissances, c'est un espoir, Messieurs, dont j'aurois tort de me flatter. Mais tout homme qui comme moi consacre ses travaux à la gloire des Lettres, ne doit pas craindre de s'immoler aux risques d'une méprise, heureux d'instruire son siècle en s'égarant quelquefois ! C'est dans cette vue que j'ose ici vous exposer mon sentiment sur une question couverte d'obscurités. Si trente années d'étude, d'application, & de travail ont pû là-dessus me donner quelque lumière, ou plutôt quelque lueur ; je vais aujourd'hui, Messieurs, les soumettre à votre jugement.

Plus je réfléchis sur la nature du *vire*, & moins je me figure que cette *convulsion des organes* puisse avoir son principe ailleurs que dans la joye. Je crains qu'il n'en soit de cet axiome si longtems débattu, comme de celui de la *sensation*, que la secte Eléatique s'efforçoit de réduire en probabilité. La malheureuse

méthode de disputer de tout, même au mépris de l'évidence, en impose à la raison, détruit le témoignage des sens, replonge l'Univers dans le cahos, & substitue à la réalité les chimères de l'école & les entraves du doute.

Lorsqu'il s'agit d'examiner une question qui touche d'aussi près à celle de l'organisation de l'homme, il faut d'abord se prescrire pour règle de renoncer à toutes les subtilités de la Dialectique, & de ne suivre pour guide que la nature & notre propre conviction.

En ne s'écartant jamais de ce point, personne je pense n'aura d'assez mauvais yeux pour se méprendre à la cause du rire; & nul n'osera nier que la joye n'en soit la véritable source. C'est ce qu'on peut facilement prouver *par la raison des contraires*; puisque, l'action du rire étant l'opposé de celle de pleurer, il faut que la joye soit l'origine du *ris* comme la tristesse est évidemment celle des pleurs. Si quelquefois le rire se montre où la gayeté ne paroît point, il doit en résulter que cette étrange impulsion est alors occasionnée en nous par quelque joye secrète. Car les causes de nos actions ne sont pas toujours apparentes; il faut souvent les aller chercher dans l'abyme du cœur.

Qu'une personne rie lorsqu'on la croit triste, on n'en fauroit décider que quelque contentement caché n'est pas le motif inconnu de ce rire. Si toutefois il est prouvé, que la joye n'avoit aucune part à ce mouvement, & que l'ame alors étoit comme absorbée par les douleurs les plus vives, j'en conclurrai que ce rire n'étoit pas réel; qu'il n'avoit qu'un faux rapport avec le véritable; qu'il seroit une contradiction, un monstre dans la nature; & qu'il doit être rangé dans la classe des grimaces & des imitations forcées.

Je commence donc par distinguer de la question du rire toute cette partie qui lui est étrangere. En effet, on conçoit mal quelle analogie il y auroit entre un mouvement agréable de l'ame, & les effets biffares de quelques herbes venimeuses; entre un symptôme de la joye, & la piquûre d'un insecte; entre l'effet d'un bon mot, & l'action douloureuse d'un fer tranchant sur une partie intérieure du corps.

Ainsi, tout ce qu'on raconte des atteintes de la *Tarentule*, du venin renfermé dans *l'herbe-du-rire* qui croît en Sardaigne, & des blessures du *Diaphragme*, qu'on assure produire chez les malades.

un rire involontaire dont souvent ils meurent ; tous ces phénomènes , dis-je , n'ont aucun rapport avec le rire qui naît de la *joye* : de même que les *larmes de plaisir* n'ont sans doute rien de commun avec celles que le chagrin fait verser.

La multitude des disputes qu'a suscitées la matière que je traite , & les erreurs sans nombre où sont tombés les sages mêmes qui l'ont voulu approfondir , nous avertissent qu'il n'est , comme je l'ai dit , dans ce flux & reflux d'opinions qui se détruisent , qu'une seule bouffole à suivre ; celle de l'expérience & du sentiment intime. Ce n'est point dans l'esprit , mais dans le cœur de l'homme , qu'on trouvera jamais la solution de ce problème.

Aristote qui ne dit point précisément ce que c'est que le ris , définit seulement le ridicule : *une difformité sans douleur* ; mais on peut dire que cette explication n'est pas moins obscure que la question qu'il laisse indécise. A s'en tenir au sens naturel de ces paroles , il s'en suivroit que tous les objets du rire sont difformes. Or , cette qualité que ce grand homme suppose être la seule essentielle au ridicule , ne me paroît nullement suffisante pour exciter en nous ce mouve-

ment de joye qui produit le rire. Le vers le plus remarquable de la description du Sphinx,

Ce Monstre à voix humaine Aigle, Femme & Lion,
remplit exactement les conditions d'Aristote, & n'excite cependant le rire de personne. Il en faut dire autant de la peinture ingénieuse du *Cabos* dans Ovide.

*Avant les Cieux, la Terre, & l'humide Élément,
Le Cabos dans l'Espace erroit confusément :*

Assemblage indigeste, image sans figure ;

Principes discordans de l'informe nature.

Aucun Soleil encor ne présidoit aux jours.

L'Astre inégal des Nuits leur refusoit son cours.

La Terre vagabonde & sans loix étendue,

Par son poids dans les airs n'étoit point suspendue.

Amphitrite à l'entour ne rouloit point ses eaux :

Tout étoit confondu, l'Air, la Terre & les flots.

L'eau n'offroit qu'une masse, & les Corps qu'un fluide.

Tout manquoit de ressort, & rien n'étoit solide.

De concours ennemis ce vaste composé,

Le froid, le chaud, l'humide à l'aride opposé,

La dureté grossière à la mollesse unie,

Des Elémens rivaux retardoient l'harmonie.

Toutes ces images sont marquées à ce coin de *laideur* qui n'a rien d'*horrible* : on avouera cependant qu'elles ne s'écartent pas moins du *rire* que de la *pitié* ou de la

joye ; il ne faut point d'autre preuve que la définition d'Aristote est vicieuse. Ajoutez que les objets purement agréables, & sans mélange de difformité, nous portent comme d'eux-mêmes à ce sentiment de délectation, que le *souris* accompagne presque toujours. Sur quoi l'on auroit tort de penser que ce léger changement des traits n'est pas un *ris* véritable ; car le premier ne diffère du second que du petit au grand ; & nous voyons tous les jours le même objet exciter le *rire* aux uns & le *sourire* aux autres. Cette vérité une fois établie, je conviendrai bien que le *rire* est souvent occasionné par une *difformité non révoltante* ; mais j'avouerai difficilement qu'elle en soit le véritable, & moins encore l'unique principe.

Quelques Auteurs ont placé les causes du *ris* dans l'*admiration*. C'est abbatre une maison pour y faire une porte. Leur erreur est pourtant excusable, en ce qu'il est constant que les Ouvrages des meilleurs Auteurs comiques produisent à la longue ce sentiment de vénération qu'entraîne après lui l'applaudissement de tout un peuple, ou le suffrage de plusieurs siècles ; & qu'enfin après la lecture du Tartufe, ou de Cinna, nous éprouvons à-peu-près le même degré d'estime

pour Moliere que pour Corneille. Mais en doit-on conclure que le rire naît de l'admiration ; & ces deux mouvemens peuvent-ils bien se rencontrer ensemble ? N'est-il pas plus vrai de dire que l'un exclud presque toujours l'autre, & que le *rire* cesse où commence le respect ? Moliere est aujourd'hui plus *admiré* que de son propre tems ; mais on fait par tradition, que de son tems il fesoit rire bien davantage. J'employerai encore contre l'admiration le même argument que contre la difformité ; en rapportant ce morceau hardi du Poëte Lucrece , qui porte le vrai caractere des objets qu'on admire :

*O superstition ! tes préjugés cruels
 Par l'effroi du tonnerre enchaînoient les mortels :
 Un Grec fut le premier qui bornant tes conquêtes,
 Brava tes foudres vains suspendus sur nos têtes ;
 Porta seul sans pâlir ses avides regards
 Sur le Ciel en courroux tonnante de toutes parts ;
 Et des humains tremblans dédaignant le murmure,
 Osa même à leurs yeux dévoiler la Nature.*

Je proteste en dépit des partisans du système de l'admiration, que je ne vois pas là le mot pour *rire*.

Le contraire arrive lorsque les objets qu'on s'efforce de faire paroître grands ne

forment plus qu'un tableau bisarrement énorme, & manquent dès lors l'effet de l'admiration. Je n'en puis citer d'exemple plus convainquant que les fameux vers *Torva Mimalloneis* &c. de Néron, qui loin de le faire admirer l'exposèrent aux risées de tout l'Empire, par le fantasque amas d'ampoules dont ils sont boursofflés :

*Des Mimalloniens les Escadrons fougueux
 Enflent des cors sonnans les replis tortueux.
 De rage cependant Bassaris écumante,
 Tient d'un superbe veau la tête encor sanglante ;
 Tandis qu'un Tyrse en main, & l'œil tout égaré,
 Thyas agite un Lynx, en criant Evoé !
 Evoé, reprend-t-elle ; & du fond des montagnes,
 La réboante Echo mugit dans les Campagnes.*

Le sentiment de ceux qui veulent que la *surprise* soit la mere du *ris* est aussi peu recevable. Nous la voyons presque à chaque instant produire des effets tout opposés ; tels que l'effroi, le trouble, la consternation, la douleur. Ainsi, le rire peut quelquefois se montrer à sa suite, mais non l'avoir pour fondement. En vain dira-t-on pour défendre cette opinion „ Que le *rire* n'a jamais lieu que „ l'ame ne soit en quelque façon *assaillie* „ & *trompée* ; Que c'est ce qui nous arri-

„ vé à l'occasion des actions ou paroles
 „ ridicules , qui (dans ce principe) ne
 „ nous semblent telles , que par ce qu'el-
 „ les font contre l'usage , les préjugés ,
 „ l'attente , le sentiment actuels ; & qu'el-
 „ les font presque toutes marquées à ce
 „ coin de nouveauté qui surprend l'esprit
 „ par une sorte de choc imprévu & de
 „ crise involontaire : Que les effets du
 „ *chatouillement accidentel* en fournissent
 „ une preuve évidente : & que par cette
 „ raison , l'on ne rit point en se chatouil-
 „ lant seul , n'étant donné à personne de
 „ trouver dans soi-même rien de nou-
 „ veau ni d'étranger.”

Mais *la surprise* est si peu la vraie source du rire , que ce mouvement nous échappe le plus souvent à l'occasion des plaisanteries que nous faisons par-cœur ; ou de celles qui naissent tellement du sujet , que nous les devinons même avant que l'Acteur ne commence à parler. Ce sont encore moins les actions ou les paroles opposées aux usages , aux mœurs , aux préjugés admis , qui font en nous l'origine immédiate du *rire* ; puisque nous ne rions pas plus volontiers des choses bizarres , controuvées , & fantasques , que de ces traits heureux d'*ingénuité* , qui pour être fidèlement calqués sur la simple na-

ture, n'en portent pas moins l'empreinte du *comique* & du *ridicule*.

Quant au *chatouillement involontaire*, on peut s'assurer par l'expérience qu'il n'est pas toujours accompagné de surprise. Dans les jeux de Société où ce badinage est admis, les personnes les mieux prévenues qu'elles en seront l'objet, ne laissent pas de rire malgré elles tout le tems que dure cette violence concertée. Si d'ailleurs l'opération manque son effet quand nous essayons de nous donner nous-mêmes cette sorte de *gêne*, c'est que notre organisation y répugne, & que nous sommes toujours d'intelligence avec nous pour nous épargner jusqu'aux moindres douleurs.

Un autre argument contre l'opinion fondée sur l'*admiration* & la *surprise* est celui qu'on peut tirer de l'exemple des Bêtes. Car, de tous les êtres sensibles, l'homme seul a la faculté de rire; & les animaux à qui les deux sentimens de la *surprise* & de l'*admiration* sont communs avec notre espece, n'ont jamais exprimé par le *rire* l'un ni l'autre de ces mouvemens, lorsqu'on peut juger même que ces impressions sont accompagnées chez eux d'une sensation agréable: preuve infaillible que le *rire* n'est point dans l'hom-

me une suite de la situation où se trouve son ame à la rencontre des objets qu'il *admire* ou qui le *surprennent*. Ce raisonnement paroîtra d'autant plus solide que les Bêtes ne manquent point de signes extérieurs pour exprimer les diverses nuances de leurs passions : & leurs organes, à la voix près, étant de ce côté aussi parfaits que les nôtres, il est plus que vraisemblable que le *principe qui nous fait rire* ne se trouve point chez les animaux.

Mais nous voici, Messieurs, retombés dans une étrange confusion. Si les Bêtes n'ont point en elles le principe qui nous fait rire, il s'ensuivra qu'on ne le peut rencontrer dans aucune des passions qui leur sont communes avec l'homme ; & que la *joye* étant de ce nombre ce n'est point-là qu'il faut chercher l'origine du *ris*. Pour trouver la solution de cette difficulté, il est plus que jamais nécessaire de ne point s'écarter de la nature, & de considérer la différence essentielle de l'homme & des animaux. En examinant quelle est cette marque distinctive qui nous sépare de leur classe, personne au monde ne disconvient que la seule faculté de raisonner n'ait mis entre eux & nous cet intervalle immense. Eh ! qui ne voit, dès-lors, que le *rire* prend sa

source dans une *joye raisonnée*, qui par conséquent n'est & ne peut être propre qu'à l'*espece raisonnable*.

De cette *joye raisonnée* viennent deux sortes de *ris*: l'un est pur, innocent, modeste, & tient de la candeur; l'autre touche de près au vice, & suppose, dit-on, un mélange plus ou moins sensible de plaisir & de méchanceté. Ce contraste dans les caractères du rire part de la diversité des rencontres auxquelles *la joye* doit sa naissance: car ces objets sont tantôt dignes de louanges, & tantôt défectueux. Il est honnête de se plaire aux uns; est-il vertueux de s'amuser des autres? C'est, je pense, une question très-digne d'occuper les casuistes; mais qui par-là même s'éloigne absolument du sujet que je traite. La matière n'étant gueres de nature à comporter des digressions sérieuses, je crois devoir me borner aux réflexions suivantes.

La joye est en elle-même un sentiment louable. C'est le moindre hommage que l'homme doive à la Providence pour les biens qu'il en reçoit. Disons plus: *la joye* est le témoignage d'une conscience pure & dégagée de remords; c'est l'état naturel de l'honnête-homme heureux. César avoit coutume de dire: „ qu'il se mé-

„ fïoit toujours de ces Stoïciens farou-
 „ ches, au front pâle, à l'œil sombre,
 „ qui ne se déridoiënt jamais; mais qu'il
 „ n'appréhendoit rien des gens de belle
 „ humeur, qui passoient leur vie dans la
 „ gayeté, le rire, & les plaisirs inno-
 „ cens.” Aussi la *joye* fesoit-elle la plus
 saine partie de la morale d'Epicurè. On
 fait que ce Philosophe, plein d'austérité
 pour lui-même, se refusoit toutes les
 douceurs de la vie; hors le rire du *sage*,
 & la *joye* de l'homme vertueux.

Le *rire* qui vient de cette source est
 donc de sa nature préférable aux éclats
 indiscrets du *rire immodéré*. Ce dernier
 doit ordinairement sa naissance à la joye
 excitée par les objets vicieux : l'autre
 s'insinue chez l'homme honnête à la fa-
 veur des idées naïves; du tableau enjoué
 des mœurs décentes; & des traits heu-
 reux d'ingénuité. Mais le côté plaisant
 du vice étant presque sans bornes, &
 cette partie de la vertu presque impercep-
 tible à saisir, on ne doit pas s'étonner si
 peu de personnes se mettent en peine de
 faire revivre parmi nous *le rire de l'âge
 d'or*.

Au défaut de ce genre de faillie à l'abri
 de tout reproche, & que son extrême
 difficulté rend à peine praticable, je

penſe qu'on peut ſans ſcrupule ſ'amuſer des imperfections & de la malice humaines. Rire des paroles ou des actions vicieuſes, c'eſt donner un témoignage authentique de la *difformité* que nous y trouvons, & de la *turpitude morale* que nous y croyons attachée. Cette conſidération ſuffit ſeule à mon gré pour abſoudre le rire ; & même pour le faire regarder comme le fléau du vice, & le défenſeur de la vertu. Au ſurplus, je ne donne point cette opinion comme un principe ſûr, mais comme un ſentiment que je crois pouvoir avouer, étant d'ailleurs appuyé ſur nombre d'autorités reſpectables.

C'eſt dans ces mêmes vues que les plus ſages des anciens ont excuſé ou pratiqué le rire. Des peuples entiers lui rendirent un culte religieux. Les habitans d'Hippara en Thèſſalie lui conſacrèrent des fêtes annuelles. Si la ſévérité des Bracmanès le bannit de toute l'étendue de l'Inde, Licurgue ce grave légiſlateur lui éleva des ſtatues dans l'enceinte même de Sparte. La nouvelle divinité n'y fut point ſans honneur, & les Lacédémoniens qui ne dérogerent jamais juſqu'au rire, réuſſirent merveilleuſement à l'exciter aux dépens d'autrui. Cléomène

long-tems après Licurgue réforma le Gouvernement de Sparte, rétablit dans sa patrie l'ancienne discipline, interdit sévèrement à ses citoyens l'usage des spectacles ; mais les maintint toujours dans le droit de provoquer le rire par l'ironie & le sarcasme.

Revenons à l'origine du ris, qui comme je l'ai remarqué, ne peut être que la *joye*. Car pourquoi ne rions-nous jamais ou presque jamais seuls, si ce n'est parce que la solitude nous rend sérieux, & n'est nullement propre à mettre chez nous les ressorts de la gayeté en action ? On peut dire encore à l'appui de la *joye raisonnée*, que si le jugement n'influoit sur le *ris*, rien ne nous empêcheroit de nous y livrer, même sans discrétion, à l'occasion des idées agréables dont notre ame s'occupe en silence, ou des objets plaisans que le hazard nous offre dans la retraite. Le scrupule qui nous retient en ces rencontres, n'est autre sans doute que la raison, dont le pouvoir ne se fait jamais mieux sentir à l'homme, que lorsqu'il est isolé du commerce bruyant de ses semblables. Toutes ces observations prouvent comme à l'envi que la *joye* est la source du rire, sous les auspices de la raison ; & lorsque la faculté intelligente n'a-

git point sur nous de tout son pouvoir.

Mais pour admettre ce *Principe*, il reste encore un obstacle à lever de la part de l'enfance. Cet âge, dira-t-on, dont les ris semblent être le principal attribut, ne paroît point être susceptible de ce mélange de *raison*, circonstance & condition essentielle du *rire*. On peut, selon moi, répondre de plus d'une manière à cette objection.

Premièrement, l'apparence nous porte à croire qu'un Enfant avant qu'on soit tenté de lui supposer de la raison, ne rit encore que par imitation ; c'est-à-dire, par l'analogie de ses traits, de ses organes, & de sa conformation avec les personnes qu'il voit rire.

Secondement, lorsqu'ensuite il commence à comparer ensemble plusieurs idées d'une façon proportionnée à sa petite perception, il est assez probable qu'il rit dès-lors, si non fort à propos, du moins avec connoissance de cause ; en sorte qu'on n'est déjà plus en droit de regarder son rire comme une simple copie du notre.

En troisieme lieu, la raison, n'en déplaît à l'apparence, naît certainement avec l'homme ; & quoiqu'elle ne soit pas perfectionnée dès l'enfance, il est constant

qu'elle commence dès cet âge à influencer d'une manière obscure sur nos mouvemens.

Ajoutez que quand j'attribue le *rire* à une *joye raisonnée*, je ne prétends point qu'il soit le résultat d'une raison parfaite; & je laisse même à décider s'il est l'effet de l'usage de la raison, ou de l'abus qu'on en peut faire. Or, on ne peut abuser du raisonnement, sans avoir plus ou moins la faculté de s'en servir. Je suis donc fondé à croire que les animaux ne rient point, parce qu'ils n'ont point de raison; que l'homme rit, parce qu'il en a une; en un mot que l'Enfant rit, parce qu'il s'en sert bien ou mal: car ce n'est point être aveugle que d'avoir la vue trouble; & la faible lueur du crépuscule ne prouve pas moins l'existence de la lumière, que l'éclat même du Soleil dans son midi. On peut encore appliquer ici la comparaison d'une pendule, dont le mouvement annonce des ressorts soit qu'elle indique l'heure régulièrement, ou non.

On a remarqué de tout tems que les femmes rioient plus volontiers que les hommes; les jeunes gens plus que les vieux; les fous plus que les sages; les sanguins & les bilieux plus que les mélancoliques. En effet, cela ne sauroit

être autrement , puisque les premiers étant les plus portés à la joye , doivent être aussi les plus disposés à rire. En remontant à la source de cette observation , vous trouverez que si les jeunes gens & les bilieux rient plus volontiers que les vieux & les sages , c'est par la raison qu'étant plus vifs & plus inconsidérés , ils n'examinent pas assez les motifs de leur joye. En général , il y a lieu de croire que tous les rieurs de complexion ne succombent si souvent à cette envie que par une cause commune : sçavoir , les ignorans & les fous , par un vice de discernement qui leur cache ou leur déguise une partie des objets , & ne leur permet d'y voir que ce qui les flatte ; les jeune gens , les femmes & les sanguins , parce que la maniere d'envisager les choses dépendant presque entièrement de notre conformation , & ceux-ci étant d'une organisation plus sensible & plus déliée , il s'ensuit qu'ils doivent saisir plus rapidement que les autres le côté agréable du tableau.

Après avoir envisagé le rire véritable sous les principaux points de vue qu'il présente , rien ne nous empêche plus de reprendre cette partie que nous en avons détachée , & qu'on a remarqué lui être

étrangere ; je veux dire le rire du *châ-
touillement forcé*, le *rire Sardonien*, & les
éclats involontaires excités par le *délire*, par
la *Tarentule* ou par les blessures du *Dia-
phragme*. Mais ayant déclaré formelle-
ment que tous ces détails n'appartenoient
point à mon sujet, & les ayant écartés
de cette matière comme lui étant direc-
tement opposés, on ne doit pas s'atten-
dre que j'entre à cet égard dans une lon-
gue discussion.

Je me contenterai d'établir que dans
ces cas particuliers, la joye fait toujours
partie du *rire*, même lorsque la douleur
y domine ; & qu'enfin le *rire*, de quel-
que espèce qu'on le suppose, ne peut ja-
mais avoir lieu sans être évidemment mê-
lé de quelque sensation agréable, & com-
me amalgamé avec le plaisir.

Supposons Annibal, Lucain, Sénèque
ou le malheureux Andronic contraints,
comme ils le furent, de se donner la
mort, & réduits au choix du supplice.
Représentons-nous l'une de ces malheu-
reuses victimes de la Politique ou de la ty-
rannie optant pour le poison, mais cher-
chant à se dissimuler la rigueur de cette
contrainte, & desirant, s'il est permis de
le dire, voir la mort sous une forme
agréable. Accordez-moi, pour abrégé,
que

que l'un d'eux, par le choix du moment, se décide à s'empoisonner dans un verre d'hydromel. Pourra-t-on nier que ce breuvage ne lui fasse nécessairement éprouver une sensation mixte, de douceur & de peine; de douceur, par la qualité inséparable de la liqueur où le poison sera déguisé; de peine ou d'horreur même, par l'amertume qui accompagne presque toujours le sentiment de notre destruction?

Le même mélange se trouvera dans le ris forcé; la contrainte qui l'occasionne fût-elle douloureuse, ou donnât-elle la mort. Car il faut observer que si dans ces occasions, la douleur & la mort sont les suites d'une trop grande secousse, *le rire* proprement dit, quelles que soient ces circonstances, n'est jamais causé que par un ébranlement agréable dans la région des mêmes muscles destinés par la nature aux symptômes extérieurs de la gaieté. Ces ressorts peuvent être regardés comme les *cordes* de la joye; de sorte qu'on n'y fauroit toucher, sans y exciter un plaisir local, en dépit de la situation actuelle de l'ame. C'est ainsi que les friandises qu'on fera prendre de force à un Enfant flatteront son goût, même en révoltant son caprice.

On demandera comment il se pourroit que le rire involontaire donnât la mort, s'il étoit effectivement accompagné de quelque sensation agréable. Mais cette objection, loin de détruire mon Système, en établit encore plus la solidité, puisqu'il est prouvé que la *joye* a fait mourir beaucoup de monde; & que l'Histoire est pleine de pareils traits. Un citoyen de Sparte nommé Chilon, personnage très-distingué, & qui même avoit entrepris de monter sur le trône de Lacédémone, mourut subitement de joye, comme on vint lui dire que son fils étoit vainqueur aux combats Olympiques. Denis le Tyran mourut pareillement d'un excès d'allégresse en apprenant que son Poëme avoit été couronné aux mêmes Jeux. Philippide, Poëte comique, périt par une cause toute semblable. Diagore dont les trois fils furent vainqueurs dans un même jour au combat du Ceste, expira sur la place en recevant cette agréable nouvelle. Une mere après la bataille de Cannes tomba sans vie en revoyant son fils qu'elle avoit cru mort. Si la joye lorsqu'elle est simple produit des effets si turbulens; que fera-ce lorsque notre ame sera partagée entre elle & des mouvemens opposés! Au reste le propre du *rire*

n'est pas seulement de donner la mort à quelques personnes ; on en cite d'autres à qui sa violence même a sauvé la vie.

Peu de Lecteurs ignorent l'Histoire de ce Cardinal, qui prêt à mourir d'un abcès, abandonné des médecins, & même laissé pour mort par ses domestiques, dut uniquement son salut au déguisement étrange qu'il vit prendre à son singe. Cet animal voyant les valets occupés à démeubler la maison, s'avisa pour ne point rester oisif, de s'affubler du chapeau, de la barrette, & de l'habit du Cardinal. Cet équipage grotesque excita dans le moribond une telle démangeaison de rire, & la secousse fut si rapide, qu'elle rompit à l'instant toutes les digues de l'abcès ; événement inoui qui rendit la santé au malade ! Le rire auquel il fut redevable de sa guérison étoit sans doute un mouvement où sa volonté n'eut point de part. L'abattement de ses forces, les souffrances de tout son corps, l'état plus douloureux de son ame, l'ingratitude de ses gens, qui même avant sa mort sembloient se disputer sa dépouille ; tous ces détails n'offroient certainement rien que de lugubre à son imagination. Cependant, le spectacle imprévu du déguisement de son singe, étant venu à ébranler

en lui les mêmes organes qui, comme je l'ai dit, sont destinés aux symptômes de la joye; il s'ensuivit aussi-tôt ce rire involontaire que l'horreur même de la mort ne put réprimer, & dont l'éruption salutaire donna subitement l'effor aux humeurs qui s'opposoient à son passage. Ce rire, détaché des circonstances heureuses qui l'accompagnerent, doit donc être regardé comme un bizarre assemblage de plaisir local, & de douleur réfléchie, puisqu'il ne put mettre en jeu les ressorts de la joye, sans porter dans ces endroits une forte de délectation contradictoire aux sensations voisines.

Le *chatouillement involontaire* produit cette double sensation dont je viens de parler. Il met l'ame en souffrance, l'inquiette, la gêne, la tourmente, & peut passer pour une véritable douleur; cependant il n'opere son effet que par l'entremise du plaisir, puisque le chatouillement se fait par un attouchement délicat qui flatte l'épiderme. On n'oseroit dire que cette impression légère & comme suspendue blesse la peau en aucune façon. C'est même un moyen presque sûr d'exciter doucement au sommeil; & l'on peut s'assurer qu'en pressant les parties plus fort, on ne leur fait point de mal. On

est donc contraint d'admettre que par une forte de contradiction incompréhensible, l'ame redoute cette opération, & cependant ne laisse pas de s'y plaire malgré elle, au point qu'elle est forcée de donner par le moyen du rire un témoignage sensible du plaisir involontaire qu'elle y prend.

Cette alliance inexplicable d'impressions qui se repoussent se remarque tous les jours dans le *rire Sardonien* où l'on distingue manifestement l'empreinte de deux passions contraires: avec cette différence que les deux principes dont nous parlons sont visiblement *raisonnés* dans cette sorte de rire; au lieu que dans le *ris forcé* le plaisir qui se mêle comme malgré nous à cette commotion n'opere que sur la partie purement sensitive, & ne part d'aucune puissance intelligente: Ce plaisir, dis-je, borne son action au mécanisme du rire, & fait mouvoir quelques ressorts d'une manière aveugle, sans but, sans conséquence éclairée, sans acquiescement enfin de la part de la raison. C'est-là ce qui distingue formellement le *ris Sardonien* de celui qu'on remarque à la suite du chatouillement, des convulsions, des délires, d'une forte d'herbe particulière, de l'abus du safran, des pi-

quûres de la Tarentule, & des blessures du diaphragme. Nul de ces rires ne part d'un *principe raisonné* ; mais tous sont les effets naturels de quelques accidens involontaires sur certaines parties intérieures ou extérieures du corps. Ainsi l'*herbe du rire* qui croît en Sardaigne ne me paroît pas l'étimologie la plus probable du véritable *rire Sardonien*. Ce même mot convient mal à la diversité des deux especes. L'une est l'effet obscur d'un accident *physique* ; l'autre est le *résultat senti*, de deux causes *morales*.

Je pense avoir démontré, autant qu'il est possible, que le rire véritable prend sa source dans une *joye raisonnée*, & le rire forcé dans une *opération machinale*. Je ne doute point que les deux hommes célèbres qui vont parler après moi, n'aient acquis sur cette matiere des connoissances beaucoup plus étendues. C'est dans la juste impatience de profiter moi-même de leurs lumieres que je me hâte, Messieurs, de me ranger parmi vous au nombre de leurs auditeurs.

F O N T E N E L L E.

JE manque de termes, mon cher collègue, pour vous exprimer ma surprise, quand vous entreprenez d'établir pour *principe du rire* une *cause* rejetée unanimement par tous les Philosophes. Si la *joye* étoit l'origine du rire, si ce sentiment même étoit probable, par quel abus les génies les plus éclairés de tous les siècles se seroient-ils écartés de cette opinion, & l'auroient-ils regardée comme absurde? Manquoient-ils ou de pénétration pour faire cette découverte, ou d'éloquence & d'art pour en appuyer le système? Puisqu'au contraire ils se sont tous réunis contre cette proposition, n'est-il pas plus que probable qu'ils n'y ont rien trouvé de satisfaisant? Nous savons tous que la première idée qui se présente en agitant la question *du rire*, est qu'il pourroit bien avoir son principe dans la joye; mais ce problème examiné par le sage, rencontre dès l'entrée même une foule de contradictions, telles que celles-ci:

Si le rire étoit une conséquence nécessaire de la joye, il naîtroit avec elle; ce qui n'arrive pas toujours.

Elle exciteroit le rire toutes les fois & tout le tems qu'elle a lieu ; ce qu'on fçait n'être point.

Elle ne pourroit être portée à l'excès, fans produire le même excès dans le rire ; ce que l'expérience dément.

Elle feroit la feule cause du rire ; ce que vous-même n'admettez pas.

Je vous livre fur tous ces articles à la judicieufe pénétration du Président. Il s'agit-là d'une analyse des Paffions ; & je n'aurai point la témérité d'entreprendre en fa présence un examen en règle fur ce fujet. Je ferai mieux de passer à la feconde partie de votre Discours, où frappé tout le premier des obstacles fans nombre que présente le fyftême de la *joye simple*, vous recourez au subterfuge de la joye raisonnée ; expédient admirable par lequel, en un tour de main, vous transportez le fiége moral du *rire*, du cœur au cerveau. Je vous préviens que par là vous me mettez à mon-aife, & que vous ne pouviez gueres vous placer plus à ma bienféance. C'est donc vers cet endroit que je vais dresser mes principales batteries. Tout ce que je me permettrai à l'égard de la *joye simple*, ce fera de lui comparer le tableau physique du *rire*, fait par des médecins habi-

les , qui l'examinent & le suivent dans tous ses symptômes. Vous prétendez que ce mouvement naît de la joye ; jugez vous-même s'il lui ressemble : je doute qu'à ce portrait , personne que vous puisse la reconnoître. Voici cette description , ou , si vous aimez mieux , cette dissection *du Rire* :

„ Si vous considérez le visage , le front
 „ s'étend , les sourcils s'abaissent , les
 „ paupieres se resserrent au coin des
 „ yeux , & toute la peau qui les environ-
 „ ne se rend inégale , & se couvre de ri-
 „ des. L'oeil mis à la gêne & fermé à
 „ demi , ne doit plus son éclat qu'à l'hu-
 „ midité qui l'offusque. Ceux-mêmes
 „ de qui la douleur n'a jamais pû tirer des
 „ larmes , sont alors contraints de pleu-
 „ rer. Le nez se fronce , & se termine
 „ plus ou moins en pointe ; les lèvres se
 „ retirent & s'allongent ; les dents se dé-
 „ couvrent ; les joues s'élevent & s'éten-
 „ dent avec contrainte sur leurs muscles
 „ dont les intervalles ou la rétraction for-
 „ ment ces différens creux , agréables
 „ chez les uns , difformes chez les au-
 „ tres. La bouche forcée de s'ouvrir
 „ laisse voir la langue suspendue , & sans
 „ relâche agitée de violentes secousses.
 „ La voix n'est plus qu'un son entrecou-

„ pé tantôt vif & perçant, tantôt foiblẽ
 „ & plaintif. Cependant le col s'enfle
 „ & fe racourcit; toutes les veines font
 „ gonflées & tendues; & le fang qui fe
 „ porte en tumulte vers les vaiſſeaux les
 „ plus déliés de l'épiderme, imprime fur
 „ le viſage un rouge violet, ſymbole
 „ voifin de la ſuffocation.

„ Mais tout ceci n'eſt rien en compa-
 „ raifon de ce qui fe paſſe dans les autres
 „ parties. La poitrine s'agite ſi impé-
 „ tueuſement qu'il n'eſt plus poſſible de
 „ respirer, ni de dire une parole. Une
 „ douleur preſſante s'éleve dans les flancs;
 „ il ſemble que les entrailles ſe déchi-
 „ rent, & que les côtes ſe ſéparent.
 „ Dans cette criſe, on voit tout le corps
 „ ſe plier, ſe tordre, ſe ramaffer. Les
 „ mains ſe jettent ſur les côtés & les
 „ preſſent vivement. La fueur monte
 „ au viſage, la voix ſe perd en ſanglots,
 „ & l'haleine en ſoupirs étouffés. Quel-
 „ quefois l'excès de cette agitation pro-
 „ duit les mêmes effets qu'un breuvage
 „ mortel, chaſſe les os des jointures,
 „ caufe des ſyncopes, & donne la mort.
 „ Tout le tems que dure cette ſorte de
 „ ſupplice, la tête & les bras ſouffrent
 „ les mêmes ſecouſſes que la poitrine &
 „ les flancs. Vous les voyez d'abord s'a-

giter avec précipitation & désordre ;
 puis, tout-à-coup, retomber sans nerf,
 & sans vigueur. Les mains deviennent
 lâches, les jambes débiles ; & toute
 la machine languit dans un état de dé-
 faillance.

Telle est la peinture du rire, faite d'après les plus exactes observations. Rien ne vous servira de dire que c'est-là le portrait du *rire véhément*, non du *ris médiocre*, ni du *sourire* ; puisque selon votre propre réflexion, le *Rire immodéré* & le *sourire* sont homogènes, la différence n'étant que du petit au grand. Vous-même conviendrez donc que tous les phénomènes effrayans que nous venons de remarquer dans le *rire extrême* existent en petit dans le *ris modéré*, & comme en miniature dans le *souris*. Vous m'intriguerez encore foiblement en vous rejetaut sur les graces particulieres qu'on rencontre dans ce dernier : car de même qu'il seroit absurde de définir la fièvre un *agréable vermillon*, parce qu'elle commence presque toujours par ce léger symptôme ; on ne peut non plus définir la nature du *ris* par celle du *sourire* ; ni trouver les proportions mâles & régulières de l'homme dans l'ébauche délicate de la personne d'un *Enfant*.

Si vous ne pouvez disconvenir que le *rire ordinaire* ne ressemble du plus au moins au modele-en-grand qu'on en vient de tracer; & si d'autre part, rien de pareil ne se rencontre dans les symptômes de la *joye*, même lorsqu'elle cause la mort; la ressemblance que vous établissez entre elle & le *rire* se détruit nécessairement; & la filiation de l'un par l'autre s'écroule par le même endroit. Vous pouvez à la vérité différer d'un instant la ruine de votre système en soutenant que dans la *joye*, aussi-bien que dans le *rire*, le front est constamment tendu; ce qui, selon vous, formera une ressemblance évidente. Mais ce faux-fuyant ne sauroit vous sauver. Je vous garantis même qu'à cette seule proposition, la meilleure partie de la Faculté s'élèvera contre vous. On vous démontrera, à-coup-sûr, qu'en ces deux occasions le front s'étend d'une manière différente, par des ressorts opposés, & qu'enfin les apparences ne sont pas les mêmes. Dans la *joye*, vous dira-t-on, l'affluence des esprits venant à faire mouvoir en même tems & d'une manière uniforme une infinité de petits muscles, qui répondent en tout sens au tissu extérieur du front; tous ces ressorts sont tenus par là dans un équilibre parfaitement

égal; d'où s'ensuit cette sérénité, ce poli, qu'on remarque alors dans la partie supérieure du visage. Dans le *rire*, au contraire, le tissu dont nous parlons se trouve tendu, ou plutôt bridé sur le front, par l'esclavage où le tiennent le rétrécissement des paupières, les rides accidentelles des tempes, l'extension fail-lante des joues, & la contraction générale de tous les muscles qui lui sont étrangers. Là, le front s'étend parce qu'il est également plein; ici, parce qu'une violence égale le tire & l'assujettit de toute part.

Vous-même avez prévu la plupart de ces difficultés; & pour éluder de les combattre, vous passez tout-à-coup & sans forme, au paradoxe nouveau de la *joye raisonnée*. Mais cette ressemblance qu'on vous nie se rencontrer entre le *rire* & la *joye*, espérez-vous l'établir entre le *rire* & la *raison*? Au reste, ce n'est point à l'apparence, mais au fond des choses, qu'il convient de s'attacher. Si le *rire* & cette cause ont entre eux quelque rapport, c'est sur leur essence même que nous en jugerons. Je pourrois d'abord vous inquiéter sur la nature des termes, & vous demander avant tout si l'épithete de *raisonnée* peut convenir au sentiment vif & ra-

pide de la *joye*. Pour ne vous point traiter à la rigueur, j'admettrai avec vous l'alliance de ces deux expressions, en me gardant bien cependant de penser qu'elles signifient que la joye est en nous le résultat d'un principe réfléchi. La joye est un mouvement trop prompt, & l'éruption du rire est trop brusque, pour que personne consente d'en attribuer la cause aux procédés tardifs & circonspects du jugement. Je me figure donc que vos paroles n'ont qu'un sens très-limité. Elles peuvent signifier, par exemple, que la raison influant plus ou moins sur toutes les actions des créatures raisonnables, il faut de nécessité qu'elle entre pour quelque chose dans l'acte du rire; d'où il s'enfuivra que nous ne rions jamais sans une opération diligente du jugement, & sans un retour léger sur nous-mêmes. Je ferai plus; je vous accorderai qu'on ne doit entendre autre chose par vos expressions, sinon que le rire suit de si près le *principe intelligent* qui le produit, qu'il n'est pas possible de remarquer deux époques dans cette opération; & que par un privilège particulier les accès du rire sont toujours de même date que le *sentiment raisonné* qui les fait naître. Mais je vous prévient que même en renfermant votre

définition dans ces bornes, j'y trouve toujours des inconvéniens fans nombre; & qu'une foule d'objections se présente de toutes parts à mon esprit.

Vous soutenez que l'influence de la raison est essentielle à l'acte du rire. Il est selon vous préparé & comme proposé par la joye: survient l'entremise de la raison, qui détermine en nous ce mouvement, par un jugement tantôt mûr, & tantôt prématuré. Mais vous ne sauriez admettre cette condition, fans voir votre systême se renverser sur lui-même.

Que le rire, vous dira-t-on, puisse avoir lieu lorsque la raison l'approuve, en vertu de l'examen plus ou moins exact qu'elle fait de ses motifs; c'est ce qu'on vous accordera peut-être en quelques occasions particulieres: mais quelle réponse faire à quelqu'un qui vous prouvera que nous rions le plus souvent quand notre raison nous blâme intérieurement de le faire, & quand d'intelligence avec elle, nous faisons tous nos efforts pour éviter le scandale qui résulte quelquefois d'un rire hors de saison, soit par rapport aux lieux, soit par rapport aux personnes? Avec quelle arme repousserez-vous cette objection? Votre but n'est-il pas de prouver que la raison influe toujours sur le rire?

Vous y parvenez en partie ; mais cette seule difficulté rompt enfin toutes vos mesures. Vous ne gagnez rien ici par vos ruses ordinaires ; & quoique vous supposiez que *le rire* peut naître également *de l'usage & de l'abus de la raison*, il est évident que vous n'entendez point par le mot *abus* ce que tout le monde comprend par ceux de *privation & d'absence* : mais vous l'employez dans le même sens qu'*erreur & précipitation*. Vous avez même un grand soin de l'interpréter ainsi, & de ne laisser aucun doute sur ce sujet. En effet, il seroit absurde d'établir d'un côté que le rire naît toujours d'une opération plus ou moins parfaite de la raison ; & de l'autre, qu'il est des occasions où la raison n'a aucune part *au rire*. Vous êtes donc réduit au choix de ces deux assertions ; alternative rigoureuse, dont je ne vois pas que vous puissiez sortir avec avantage. Il vous faut convenir qu'une chose peut à la fois être & n'être pas ; c'est-à-dire que la raison est ensemble & n'est pas ce qui nous détermine à rire : ou s'il est prouvé que nous rions le plus souvent en dépit d'elle, & malgré la révolte sensible de cette partie intelligente, il vous faut reconnoître qu'elle n'est ni séparément de la joye, ni conjointement

avec

avec elle, la cause primitive du ris.

J'avoue qu'il est nombre de rencontres, où tantôt la *joye simple* & tantôt la *joye motivée* semblent être, sinon les causes, du moins les occasions immédiates du rire. Mais il arrive presque aussi souvent que nous rions sans aucun prétexte de joye, & même absolument sans aucun motif raisonné; comme lorsqu'Hector dans l'endroit le plus pathétique de l'Iliade, rit de la frayeur d'Asfianax à l'aspect terrible de son casque. On me persuadera difficilement que ce rire parte de la joye, & moins encore d'une joye raisonnée. La situation où se trouve ce héros fait verser des larmes aux plus insensibles. La joye n'a certainement aucun lieu parmi les adieux du rival d'Achille & la désolation touchante d'Andromaque. D'autre part, l'influence de la raison semble très-peu compatible avec l'état actuel des Acteurs de cette Scene qui n'offre partout que le désordre de l'ame, le choc des passions, les combats sublimes du courage ébranlé par la tendresse, & le mélange confus de la foiblesse, de la générosité, de l'amour, & du désespoir. Un autre exemple frappant du rire dans un cas où la joye n'a pas même de prétexte, c'est lorsque Vénus rit de la piqure

qu'une Abeille a faite à son fils. Cette idée charmante est de Théocrite :

Vénus se prit à rire & lui dit à l'oreille :

Injuste Amour, comment te plaindra-t-on ?

Toi qui semblable en tout à cette même abeille,

Portes dans tous les cœurs ton perfide aiguillon !

On ne sauroit dire que Vénus rie en cette occasion par la joye que lui donne cet accident, ni même qu'elle ait aucune raison d'en rire.

Quoi qu'il en soit, ce ris de Vénus, raisonnable ou non, n'en est pas moins dans la nature ; & cette fiction ingénieuse est l'histoire de toutes les mères avec leurs Enfans.

Mais s'il n'est qu'un petit nombre de cas où la joye & la raison soient totalement neutres dans l'action du rire, il en est mille où le rire non seulement n'attend point leur avis, mais se trouve même directement les combattre & les repousser. Vous n'exigerez point que j'entre à cet égard dans un détail inutile. Vous jugez aisément que je veux parler de l'habitude vicieuse où nous sommes de rire de quantité d'objets qui ne sont qu'affligeans au témoignage de la raison ; tels que l'yvrognerie, la surdité, les imperfections, les difformités, les bévues, les accidens, les chû-

tes, (*) les erreurs, les balourdises, les qui-pro-quo ; en un mot, la plupart des défauts ou infirmités naturelles, & généralement toutes les choses dont nous rions malgré le reproche intérieur que notre conscience semble nous en faire. Je ne pourrois m'arrêter sur aucun de ces Articles, sans vous prouver à chaque mot que la raison & la joye sont presque toujours en contradiction avec le rire.

Il est tems de passer à votre troisieme division, ou plutôt à votre exception du Ris. Car vous avez trouvé l'art d'insinuer qu'il y a un rire véritable, & un autre dont le propre est de lui ressembler ; en sorte que ce dernier, selon vous, ne doit point faire corps avec l'autre. C'est encore une de ces subtilités à la faveur desquelles vous échappez par surprise aux obstacles les plus formels du systême de la joye raisonnée.

Le vrai rire, dites-vous, est le résultat senti d'une double cause morale : l'autre n'est qu'un accident machinal, qu'un mouvement purement physique. Mais cette distinction me paroît frivole ; puisque vous convenez ensuite que ces deux ris agitent les mê-

(*) *Illum & labentem Teucris & risere natantem,
Et salsos rident revomentem pectore fluctis.*

Virg. *Æneid.* 5.

mes ressorts, operent les mêmes phénomènes ; & produisent une sensation tout-à-fait semblable sur la partie sensitive de notre être.

Comme vous employez la voye des comparaisons, souffrez que votre exemple m'autorise à m'en servir quelquefois. Je suppose qu'on vous eût demandé l'analyse du plaisir, & qu'après l'avoir défini *une sensation agréable de l'ame*, on vous eût pressé de dire ce que vous pensez sur cette matiere à l'égard des sens. Auriez-vous, je vous prie, répondu : *qu'il falloit retrancher cet Article de la question, comme lui étant étranger ?* N'est-il pas au contraire à présumer que de ces deux branches vous n'en eussiez fait qu'une, & qu'alors vous auriez défini le plaisir : *une situation agréable de l'ame, soit qu'elle se la procure par ses propres facultés ; soit qu'elle se trouve dans cet état de délices, à l'occasion des sens & des organes auxquels elle est intimement unie ?* Convenez de même qu'il falloit définir le rire *une commotion suffisante de certains ressorts, qui viennent à s'agiter, soit par une cause morale, c'est-à-dire par l'influence de l'ame sur notre organisation, soit par une cause physique, c'est-à-dire par l'ébranlement accidentel de ces mêmes ressorts.* Cette explication étoit sans doute plus raisonnable ; mais elle

vous eût mis dans la nécessité de chercher un principe commun à ces différentes classes de rire, & vous n'aviez garde de vous engager dans une route, qui vous rendoit le système de la joye visiblement impraticable.

Cependant comme la raison semble exiger qu'un même effet n'ait qu'une même cause, & comme le siège de la vue est constamment dans l'œil, le goût dans le palais, l'ouïe dans l'oreille, le tact vers toutes les parties extérieures de l'épiderme, il faut aussi attribuer dans l'organisation de l'homme une place constante au mouvement du rire. Plusieurs Auteurs ont recherché avec soin quelle étoit cette scène permanente, où se passoit cet ébranlement primitif, qui se communique ensuite à presque toutes les parties du corps. Ceux qui paroissent avoir le mieux raisonné sur cette matière, s'accordent tous à dire que le siège physique du rire est dans le *Diaphragme*. On appelle ainsi un tissu membraneux, très-facile à déranger; ce qui se peut faire de plusieurs manières.

Premièrement, ce peut être l'effet d'un déplacement momentané du cœur, à l'étui duquel cette membrane est attachée. Quand le cœur est dans son mouvement

naturel, on remarque qu'il a coutume d'épargner son enveloppe, qu'il craint pour ainsi dire d'y toucher, & qu'il se remue sans y exciter une commotion bien sensible. Mais dans l'action du rire, cet équilibre se déränge; tout est en branle alors, & le cœur & son étui. Celui-ci tient de fort près au Diaphragme par des muscles beaucoup plus larges chez l'homme que chez les animaux. On conçoit donc qu'il n'a pas beaucoup de peine à y porter une prompte agitation: & comme rien n'est plus facile à ébranler que le Diaphragme, il se déränge aussi-tôt avec une convulsion plus ou moins violente, laquelle se communique à la poitrine par le moyen d'autres muscles, qui de proche en proche ont d'étroites correspondances avec ceux des lèvres, des joues, du nez, du front, & de tout le visage. De là tous les symptômes qu'on observe dans le rire, & que nous avons suffisamment détaillés.

En second lieu, le Diaphragme peut être ébranlé de deux autres facons; extérieurement, par le chatouillement & les blessures; & intérieurement par l'action violente de quelque breuvage, ou par le combat de certaines humeurs. Mais dans tous ces cas, il est évident que

le rire est toujours le même, & qu'il n'a point droit de changer de nom selon ces diverses circonstances. Il doit être indifférent pour l'essence de cette opération qu'elle se fasse ou par un moyen extérieur, ou par une cause interne. Lorsque l'ébranlement dont nous parlons est visiblement causé par un mouvement extraordinaire du cœur, il importe encore médiocrement pour la définition du rire, de distinguer si ce mouvement du cœur est venu d'une cause physique; ou d'une cause morale; l'un & l'autre mobile étant également propres à l'exciter. L'essentiel est de vérifier quel est le véritable siège du rire; & puisque tout conspire à démontrer que c'est le Diaphragme, il faut s'en tenir à cette découverte, quant au principe du rire physique: celle du principe moral ne peut sans doute qu'en être accélérée. En attendant que je passe à cette dernière partie de mon discours, je crois ne pouvoir trop insister sur cet axiome: que le rire, de quelque espèce qu'on le suppose, prend sa source dans l'ébranlement du Diaphragme.

J'ai dit que les ressorts qui rapprochoient cette membrane du voisinage du cœur, étoient plus larges chez l'homme que chez l'animal: ajoutez qu'ils sont

aussi beaucoup plus courts ; distinction qui suffit seule pour justifier les droits exclusifs de l'homme à la propriété du rire. Cette faculté occulte n'est plus dès-lors qu'une affaire d'organisation. Cette observation, si vous la suivez, vous apprendra que l'homme rit parce qu'il se tient droit, & qu'il marche sur deux pieds ; car c'est cette habitude continuelle du corps qui dispose en nous les parties intérieures autrement que dans l'espece quadrupede. Aussi voyons-nous que quelques oiseaux imitent le rire, jusqu'à un certain point. Mais, indépendamment des autres raisons qui les empêchent d'avoir complètement ce privilège, il faut considérer que leurs plumes les rendent presque inaccessibles au chatouillement, & que d'ailleurs leur bec n'est nullement propre à contrefaire l'assortiment des traits de notre visage dans l'occasion dont il s'agit.

Toutes les fois que la vibration des ressorts du rire se fait malgré nous, ce mouvement forcé, accompagné de plaisir & de peine, forme le *rire Sardorien*, terme dont personne jusqu'ici n'a bien démêlé l'origine. Quelques Grammairiens, & Danet entre autres, rapportent cette ma-

niere de parler à un proverbe Latin. Cependant Cicéron qui l'a quelquefois employé ne l'a jamais cité qu'en Grec. Il est même probable que cette épithete de Sardonien, n'est pas moins étrangere aux Grecs qu'aux Romains, & qu'elle doit sa naissance à l'extinction entiere du Royaume des Lydiens sous Crésus. Ces peuples superbes s'étant révoltés contre Cyrus leur vainqueur, ce conquérant irrité les foumit une seconde fois; & rentrant à main armée dans *Sardes*, capitale de la Lydie, il les punit de cette rébellion en leur interdisant l'usage des armes, & ne leur laissant pour ressource que l'industrie. Les Sardiens ainsi humiliés n'oserent plus songer à la révolte, & embrasserent des professions mercénaires, telles que celles de Cabaretiers, d'Entremeteurs, & de Mimes. On peut juger que ces Maîtres de l'Asie réduits pour vivre à contrefaire les bouffons, s'en acquiterent d'abord d'assez mauvaise grace: & cela pourroit bien avoir donné lieu au proverbe du rire Sardonien, pour exprimer cette espede de *ris-contraint* qui ne passe point les lèvres.)

Au reste rien n'empêcheroit de croire que le mot *Sardonien* vient du mot *Sar-*

daigne, à cause de l'*herbe-du-rire* qui croît, dit-on, en cette Isle, si l'on n'avoit d'ailleurs d'assez fortes raisons pour révoquer en doute l'existence de cette herbe. Il faut encore observer que le rire qu'elle exciteroit seroit causé par le délire ou par l'ébranlement des nerfs, & qu'il n'est aucun pays qui ne porte des plantes propres à cet effet. Le safran même a cette propriété par sa trop grande chaleur. Tous les breuvages spiritueux peuvent produire le même phénomène; & le rire d'un homme yvre est certainement de ce genre. Il se peut donc faire qu'il y ait en Sardaigne, comme partout ailleurs, une herbe qui fasse entrer en délire, & que durant cette crise le malade meure dans les convulsions d'un rire excessif: mais cela ne prouveroit aucun rapport sensible entre l'Isle de Sardaigne & le rire Sardorien.

Cet examen nous conduit naturellement à celui d'une sorte de rire causé, à ce qu'on prétend, par les atteintes de la *Tarentule*. C'est un mal étrange à guérir que les préjugés. Un Savant Suédois vient enfin de dissiper l'erreur où toute l'Europe étoit à cet égard; mais il ne lui a pas moins fallu qu'une descente sur les lieux, pour parvenir à cette découverte.

Voici le détail (*) de cette opération, adressé à Mylord N.... par son Correspondant. Ce Seigneur m'en a communiqué l'extrait suivant; & je l'abrege encore pour ne point m'écarter des bornes de mon sujet.

„ Il n'est gueres d'Anglois qui n'ait
 „ entendu parler des fâcheux effets attri-
 „ bués aux attaques de la Tarentule. Ce
 „ qu'on en débite a souvent excité ma
 „ compassion pour ceux de nos voya-
 „ geurs que je me figurois être exposés
 „ à la piqure de cet insecte. Mais je
 „ viens d'être pleinement rassuré en li-
 „ sant l'excellente dissertation du Doc-
 „ teur Koëkler dont le témoignage est
 „ d'un grand poids, & qui l'a composée
 „ pour servir aux mémoires de l'Acadé-
 „ mie des Sciences de Suède. Il dit qu'en
 „ passant par l'Appulie, où il eut occa-
 „ sion de faire quelque séjour, il s'atta-
 „ cha à connoître la nature de cette in-
 „ disposition qu'on attribue d'ordinaire
 „ à la piqure d'une sorte d'araignée.
 „ Dans la description qu'il donne de la
 „ maladie, il s'accorde pour les symp-

(*) Voyez les mémoires de l'Académie de Suède, & le N^o. 19. du *Journal Britannique* de l'année 1761, où l'on fait mention de la dissertation du Docteur Koëkler, dans un Article tiré du *Westminster-Journal*.

„ tômes avec les autres écrivains; mais
 „ il ne croit pas qu'elle soit causée par la
 „ Tarentule; il la regarde comme une
 „ affection vaporeuse, dépendante du
 „ climat. Il ajoute que la malignité sup-
 „ posée de la Tarentule est une erreur
 „ populaire. Il prétend même qu'au-
 „ cun des malades ne convient avoir senti
 „ de piquêre. On n'attribue, dit-il, le
 „ mal à cette cause que par l'ignorance
 „ de la véritable, & qu'après les der-
 „ niers symptômes du délire. D'ailleurs,
 „ la Tarentule ne se trouve que dans les
 „ champs, & très-peu d'habitans de la
 „ Campagne sont affectés du *Tarentisme*.
 „ C'est dans les villes & surtout à Ta-
 „ rente qu'on trouve des exemples de
 „ cet accident. Il n'attaque en général
 „ que les personnes sédentaires, celles
 „ qui font peu d'exercice, & principale-
 „ ment les femmes; car sur mille mala-
 „ lades à peine compte-t-on un seul
 „ homme.

Voilà donc où se réduit le prodige pré-
 tendu de ces piquêres. Quant aux blef-
 fures du Diaphragme, il conviendrait
 mal de démentir à cet égard une person-
 ne du caractère d'Hippocrate qui se rend
 garant du fait, & qui en parle comme té-
 moin oculaire. Ce médecin célèbre pré-

tend que le malade dont il fait mention, éclatta de rire dès l'instant de sa blessure, & même longtems avant le délire & les convulsions qui ne survinrent que le troisieme jour.

Je crois devoir m'interdire tout examen sur l'article du *chatouillement*. Vous avez traité cette matiere d'une maniere palpable & qui ne laisse rien à desirer. Je reconnois avec vous dans cette sensation mixte, une double empreinte de plaisir & de peine; assemblage vraiment bizarre & monstrueux. J'espere cependant concilier ces contradictions, en vous exposant ma façon de penser sur le *principe moral du rire*. C'est ce que je vais entreprendre à mes risques, & puisqu'il faut le dire, avec un peu moins de confiance que je n'en ai montré jusqu'à présent en attaquant votre opinion. Je renonce dès ce moment à la sécurité du rôle de censeur. Me voilà pour mon propre compte exposé moi-même à tous les traits de la Critique; & je puis dire comme Annibal transplanté de Rome à Cartage :

L'avantage du lieu n'est plus égal pour moi.

Là je portois la guerre, ici je la reçois.

Je ne me flatte point de tirer aucune lumiere des anciens sur la *cause morale* qu'il

s'agit d'établir. Le seul dont on auroit droit d'en attendre, Démocrite, est mort avec le secret de son mal. Ce *vieux* par excellence n'a laissé aucun traité du *vivre*. C'étoit sans doute un penchant, ou plutôt une manie née avec lui; il s'y livroit comme les autres hommes, sans peut-être avoir jamais été tenté d'en deviner la cause. Aussi sommes-nous fondés à croire qu'il n'a jamais vû bien clair dans son propre fait; & que la vérité que nous cherchons étoit pour lui-même au nombre de celles qu'il disoit être *cachées au fond d'un puits*.

Nous aurions tout lieu de regretter ici la perte des livres Grecs qui traitoient du *ridicule*, & tout ce que les Siciliens, les Rhodiens, & les Byfantins avoient composé sur cette matiere; si César en rendant justice au talent merveilleux de ces auteurs pour les faillies & les bons mots, ne nous avertissoit qu'aucun d'eux n'avoit rien laissé que de pitoyable en fait de *Méthode & de réflexions sur les sources du vivre*; non pas même le peuple ingénieux, arbitre de la délicatesse, à qui les autres nations cédoient comme de concert le mérite du *sel attique*, & de la fine plaisanterie.

Privé de guide, de garant, d'exemple,

& livré dans cette carrière ténébreuse à mes seules conjectures, je vais hasarder ce que César lui-même n'osa point entreprendre. Cet homme universel & non moins habile à exciter les ris que l'admiration, avouoit cependant qu'il devenoit sérieux lorsqu'il s'agissoit de rendre raison du rire. Il refusa même un jour expressément de le définir, s'il en faut croire Cicéron. *A l'égard, disoit-il, du principe & de la nature du Ris, je renvoie cette question par devant Démocrite.* C'étoit fuir ouvertement de prononcer lui-même; puisque le Philosophe d'Abdere étoit mort depuis plusieurs siècles.

Mais par la propre idée que j'ai conçue du rire, j'ai tout lieu de penser que la plupart des grands hommes qui comme César ont appréhendé de le définir, étoient déterminés à ce refus par un autre motif que l'ignorance ou l'incertitude. Je penche d'autant plus à le croire ainsi, que moi-même après être parvenu à la découverte *du vrai principe du Ris*, je me sens tout-à-coup arrêté par le scrupule de publier là-dessus mon opinion. Il est assez probable qu'un motif tout pareil a fermé la bouche à ces génies célèbres, qui sans doute avoient sur cette matière des connoissances beaucoup plus é-

tendues que les miennes. Je ne puis mieux vous démontrer, Messieurs, les raisons légitimes de leur silence, qu'en commettant moi-même l'indiscrétion de m'expliquer. Sachez donc que la vérité qu'ils nous déroboient est une espèce d'injure. Je serois, comme eux, tenté de vous le taire; mais puisqu'il n'est plus moyen de reculer, j'avouerai à regret & à votre grand étonnement *que la Folie est le principe du rire.*

Vous serez moins choqués de ce Paradoxe, quand je vous convaincrâi qu'il n'est point la fuite de mes raisonnemens particuliers, mais le résultat des circonstances bisarres que tout le monde s'accorde à remarquer dans le ris.

Qu'est-ce en effet qu'un assortiment de grimaces, & que ces sons inarticulés, où le plaisir semble lutter avec la douleur? Qu'est-ce qu'une convulsion universelle de la machine à l'occasion d'un objet la plupart du tems méprisable? Qu'est-ce enfin qu'un accès si capricieux & si déraisonnable, qu'il enleve l'ame à elle-même & la prive de tout sentiment, sur le motif le plus frivole? Comment expliquerez-vous ce vertige qui tantôt par une sorte de magie nous transporte d'une mélancolie sombre aux transports

les plus naïfs de l'allégresse, & tantôt contradictoire à lui-même force la douleur & le désespoir à mettre en jeu les ressorts extérieurs de la gayeté? Que direz-vous d'un mouvement qui quelquefois se refuse à nos vœux quand notre volonté l'appelle, surtout lorsqu'extrême chez les autres, il semble nous présenter en eux l'image du bonheur; & qui tout-à-coup vient nous surprendre malgré nous dans le sein de la tristesse, dans les bras de la Philosophie, dans l'azyle de la solitude, & jusques dans l'abyme des plus affreuses réflexions? Que penser d'un Protée qui n'a rien de constant dans le fond, dans la forme, ni dans les époques, & qui se trouve si peu d'accord avec lui-même que le dépit, l'indignation, & la vengeance ne sont pas moins propres à le produire, que ne le sont la joye, le plaisir, & les sensations agréables? Que dis-je? à quel principe rapporter le mélange ou plutôt le choc & la confusion des passions opposées qui se rencontrent dans le rire? Je le répète, Messieurs; la *Pazzia*, la *Pazzia*, peut seule accorder cette foule de contradictions.

Je dirai donc que la folie est la source du rire comme le vin est celle de l'ivresse. Un verre ou deux de cette li-

queur n'excitent d'abord dans les esprits qu'une fermentation légère qui n'est pour ainsi dire encore que le premier symptôme du délire. Il en est de même du *ris*; car si l'on ne peut dire que ce soit une folie déclarée, au moins ne peut-on nier qu'il n'en soit en quelque sorte le prélude. Examinons ce principe, & suivons-en les détails. Quand j'établis que le rire naît de l'extravagance, j'admets cependant qu'on le voit s'en écarter plus ou moins, & qu'à proportion qu'il sera plus modéré, on sera moins en droit de lui reprocher son origine. J'avouerai même qu'il est fertile en déguisemens ingénieux, & que ce transfuge de la folie se montre quelquefois sous les attributs de la raison: mais faites réflexion que c'est toujours à l'insçu d'elle, & qu'il n'ose jamais prendre sa livrée que lorsqu'elle s'absente.

L'homme rit rarement lorsqu'il se trouve seul, étant alors plus recueilli & plus appliqué à consulter l'oracle de sa raison: mais un objet imprévu, ou quelque idée dépareillée venant à le distraire, le nerf de l'attention se détend, la raison s'écarte, le rire échappe; & cette commotion sensible des organes n'est qu'une fuite extérieure du désordre intime, & de la déroutte secrète du principe intelligent.

Placez l'être raisonnable dans toute autre circonstance , l'histoire du *rire* fera toujours chez lui précisément la même ; je veux dire qu'il ne rira jamais que par une forte de surprise faite à sa raison ; rien n'étant plus contraire au *rire* que la réflexion & le discernement. C'est pourquoi les Indiens qui pensent & réfléchissent beaucoup , font une espèce de vœu de ne rire jamais. Si quelquefois ce malheur leur arrive, ils en sont tout contrits, & demeurent confus , comme s'ils eussent commis un acte de *démence*. Ces Philosophes superbes ne pechent que par la trop haute opinion qu'ils ont conçue de la dignité de l'homme , & faute d'avoir observé que l'influence du jugement n'est pas moins intermittente en nous que le souffle & la respiration. On peut dire que si cette faculté présomptueuse n'est jamais totalement absente, elle a du moins des sommeils fréquens. Semblable à l'anneau changeant de Saturne, le voisinage d'une masse terrestre l'assujettit à des Eclipses sans nombre. Ce raisonnement ne mene-t-il pas à croire que le *rire* est une éclipse de jugement ? Faut-il d'autre preuve que ce mouvement prend sa source dans la folie que cette observation déjà faite : qu'on rit tous les jours sans sujet,

qu'on rit à contre-tems, qu'on rit malgré soi, & même des choses dont la réflexion nous afflige? A quelle autre cause attribuer cette impulsion bizarre qui nous fait agir contre tous les principes de la raison, qui ne se rencontre jamais avec elle, & qui s'en déclare hautement l'ennemie?

Mais, dira-t-on, vous paroissiez admettre que la raison est quelquefois d'accord avec le mouvement du rire, & qu'elle y donne en certaines occasions un plein acquiescement. J'avoue qu'il est des circonstances où le rire paroît décent, placé, convenable, & même judicieux: mais qui peut nous répondre que l'homme ne se flatte point dans ce jugement, & que le principe intelligent ne soit pas alors même dans un cas de surprise & d'illusion? Combien de fois n'arrive-t-il pas de croire veiller lorsqu'on sommeille? Les fous les plus abandonnés n'ont-ils pas des instans où ils se figurent avoir recouvré la raison? Ne peut-il pas même arriver que le rire étant une fois mis en branle par la folie, l'amour-propre nous fasse ensuite penser que ce mouvement est raisonnable, & ne sommes-nous pas alors dans le cas d'un malade dont l'état empire à proportion de sa sécurité?

On peut encore m'opposer ce que j'ai dit moi-même contre le système de la joye raisonnée : savoir, que nous rions quelquefois en dépit des efforts que notre raison fait en ce moment pour réprimer *le rire*. Mais dès l'instant que la raison est insuffisante pour former cette opposition, j'en conclus que la folie en est d'autant plus la cause dominante du rire, & que cette convulsion des organes est la marque certaine de sa victoire. Les vains efforts d'un homme yvre pour rappeler son jugement ne démentent point son yvresse; & les combats que nous livrons pour repousser l'amour ne servent ordinairement qu'à constater notre défaite. Le rire vainement combattu par la raison n'acquiert de même qu'une empreinte de folie plus remarquable. Toutes ces réflexions prouvent suffisamment, je pense, que *rire* & *délirer* sont deux mots à-peu-près synonymes.

Cette opinion ne vous paroît étrange que parce qu'elle s'offre ici pour la première fois dans tout son jour, & par la forme de système dont je l'ai revêtue. C'est d'ailleurs un principe reconnu, même par le vulgaire, mais d'une manière obscure, & conforme à la sphere des idées du peuple. On sait qu'il dit com-

76 CAUSES PHYSIQUES

munément : *j'ay ri comme un fou &c. Plus on est de fous, plus on rit &c.* & qu'il employe plusieurs autres proverbes de cette trempe. Quelquefois il rapproche & confond tellement ces deux idées qu'il ne fait plus qu'une expression du rire & de la folie, comme on le peut voir par cette maniere de parler triviale : *il m'a pris un fou-rire &c.*

Les pensées du Comte Oxenstiern qui n'ont rien de commun avec les idées du peuple, s'accordent cependant avec lui sur ce sentiment. Il dit quelque part à sa maniere : *que le rire est la trompette de la folie.* Il cite à ce propos un vers Latin dont voici le sens :

Le rire immodéré d'un sot est le partage.

Il en conclut :

*Que tout homme d'esprit, & le sage sur-tout ;
Ne rit jamais sans un peu de scrupule ;
Et que celui qui rit beaucoup
Se rend à la fin ridicule. (*)*

Je conçois qu'il sera dur pour les partisans de Démocrite d'être obligés de croire avec les Abdéritains que ce sage n'étoit qu'un fou. Mais soit que ses ris pres-

(*) Rien de plus inepte qu'un rire inepte, avoit dit Catulle avant le Comte Oxenstiern.

que continuels ne fussent de sa part qu'un masque d'habitude, & qu'une grimace concertée; soit que ce Philosophe, n'en déplaise à sa secte, fût comme les autres hommes, un composé bisarre de sagesse & de délire; il n'est pas moins certain que le rire, généralement parlant, prend sa source dans la folie humaine.

Un Astrologue Italien nommé l'Abbé Damascène débita en 1662. une brochure de six feuilles, imprimée à Orléans. Il y distinguoit les tempéramens des hommes par leurs manieres de rire. Le *hi, hi, hi*, selon ce Traité burlesque, marque les mélancoliques; le *bé, bé, bé*, les bilieux; le *ba, ba, ba*, les phlegmatiques; & le *ho, ho, ho*, les sanguins. L'Abbé Damascène ne fait point mention du rire des fous: il faut croire qu'il l'étendoit à toutes ces classes de rire, ou qu'il n'avoit jamais analysé le sien propre.

Virgile, pour m'autoriser d'exemples plus graves, semble reconnoître une grande analogie entre le rire & l'extravagance. Il en fait une des principales circonstances d'une *Orgie*. C'étoit, comme personne ne l'ignore, une fureur Bacchique, une espece de manie, qui ne laissoit à l'ame aucune lueur de raison,

ainsi qu'on le peut voir par ces détails tirés du second livre des Géorgiques :

*Ils composent des vers dépouillés de mesure ;
Se livrent dans leur fougue à des ris effrénés ;
Arment leur main d'un Tyrse , & couvrent leur figure
D'affreux débris d'écorce en masque façonnés.*

Horacé d'autre part nous démontre par une image sensible que le rire est en nous la fuite d'une méprise ; & qu'un retour rapide sur nous-mêmes suffit souvent pour le faire cesser. Tout le monde connoît ce trait fameux de Satyre traduit déjà par plusieurs personnes, & que j'ay cru mériter de l'être encore.

*Tantale au sein des eaux que poursuit son erreur,
Se plaint de la soif qu'il endure :
Tu ris à ce propos , Lecteur ?
Change de nom ; sa fable est ta propre aventure.*

Ce Poëte fait encore ailleurs le procès du rire, en prouvant que les motifs qui l'excitent chez l'homme sont pour la plupart frivoles & déraisonnables. *Si le Barbier , dit-il dans une Epitre , m'a fait les cheveux plus courts d'un côté que de l'autre , vous vous mettez à rire. Si j'ai une chemise de la veille , & une Tunique du jour même , le rire vous prend encore. Si ma Toge relève à gauche & traîne à droite ,*

vous voilà pour le coup à rire jusqu'à demain. Que sera-ce si vous portez l'examen dans l'intérieur, & si vous descendez dans mes pensées secrettes?

A l'égard d'Anacréon, rien de plus commun que de lui voir allier la folie & le rire: j'entends, cette folie légère, cette humeur frivole & folâtre, qui chez les Grecs tiroit son nom des amusemens de l'Enfance. Nous disons de même, mais dans un sens plus rigoureux: *tomber en enfance*, pour exprimer l'affoiblissement total de la partie intelligente. Ce n'est pas-là précisément ce qu'Anacréon entendoit par le mot (*) dont il s'agit. Cette expression chez lui, ne signifie autre chose que *rafoller, folâtrer*; & quelquefois, mais toujours dans le sens agréable, *délirer, extravaguer*:

*Regrets, ennuis, chagrins, qui troublez ma mémoire,
Fuyez loin de ces bords!*

*Je veux encor danser, folâtrer, rire & boire,
Avant de voir les morts.*

Pf. 24.

Mais pour achever de se convaincre que le rire est non seulement un effet de la *raison en désordre*, mais quelquefois même

Παίσιον, d'où est venu le mot Italien *Pazzia*
Folie.

une *folie*, ou plutôt une *manie* avérée, il ne faut que consulter les deux traits d'histoire suivans.

Zeuxis, ce peintre à jamais célèbre, s'étant un jour avisé de peindre une femme dans une attitude ridicule, mourut, dit-on, à force de rire de cette farce; tant sa propre imagination lui parut plaisante!

Une autre histoire plus étonnante encore & non moins grotesque est celle d'un certain Philémon, à qui l'excès du rire causa la mort par une aventure aussi étrange que fortuite. Quatre Ecrivains, dignes de foi s'accordent sur cet événement singulier, & sur les circonstances. Voici ce qu'ils en racontent: Ce Philémon voyant un âne s'introduire dans la salle où il étoit, & se jeter gloutonnement sur un panier de figues, appella ses gens pour contraindre l'animal incivil à quitter prise. Au bruit que fit le vieillard, un Esclave se présenta: mais il vint trop tard pour remédier au mal; & lorsqu'il se mit en devoir de chasser l'âne, la corbeille se trouva vuide. Alors Philémon montrant le vin: *actuellement*, dit-il, *tu peux lui verser à boire*. Ce prétendu bon-mot lui coûta cher; car il eut le malheur de le trouver lui-même si facétieux

que ne pouvant mettre fin à son rire il mourut faute de respiration. *Admettra-t-on cette Histoire*, diroit un Auteur Anglois, *sans regarder Philémon comme un personnage très-digne de figurer parmi les plaisans de (*) Bedlam?*

Je ne prétends point prouver par là qu'il faille envoyer tous les rieurs aux petites-maisons, ni qu'on soit convaincu d'être fou, pour avoir ri. Il paroît nécessaire d'apporter à ce systême quelques restrictions. Je dirai donc, si l'on veut, par forme d'accommodement, que le rire n'est pas toujours une folie réelle, comme chez Philémon & Zeuxis; mais qu'il est pour l'ordinaire un symptôme passager de déraison; sans toutefois que ce désordre momentané de l'ame puisse tirer à conséquence pour le reste de notre conduite. Cette crise passée, je consens que tout rentre dans l'ordre, & que la raison reprenne ses droits avant même de s'apercevoir qu'elle les ait perdus. Voilà je pense un tempérament capable de concilier bien des choses; & j'ay dû naturellement me ménager cette retraite pour finir à l'amiable un différend qui par lui-même ne veut point être traité de Turc-à-More. Vous devez vous douter, Mes-

(*) Hôpital des Fous, à Londres.

fieurs, que dans cette dispute mon dessein n'a point été, à *propos du rire*, de rompre en visière à tout le genre humain. Permis à chacun de prononcer là-dessus comme il lui plaira, au mépris même de mes conclusions.

J'avois, je le sçai, plus d'un prétexte honnête pour refuser d'entamer une question, où tant de grands hommes se sont égarés; mais j'ai cru qu'un *Traité sur le rire* étoit au moins propre à grossir le nombre des choses *risibles*. Pour mieux mettre les *rieurs* de mon côté, je commence donc dès ce moment par me ranger du leur. Après quoi, je suis d'avis que nous prêtions tous une attention bien sérieuse au jugement en dernier ressort que prononcera le Président; & que tout le monde alors ait soin d'observer religieusement cette maxime importante de Boileau :

Dans ce grave sujet garde-toi bien de rire.

M O N T E S Q U I E U.

Avant de combattre les sentimens de mes Collegues sur la matiere qu'ils ont traitée, je ne puis me défendre d'admirer le doute universel répandu sur les

questions les plus communes; l'incertitude de tous les jugemens; en un mot, l'imperfection générale de toutes les connoissances humaines. Tant qu'ils ont parlé l'un & l'autre, je me suis senti, comme par surprise, enlevé deux fois à ma propre opinion. Je reviens enfin, non sans peine, à ma façon particulière de penser. Ma raison, libre encore, veut après moi, Messieurs, vous préserver d'une double erreur.

Gardez-vous donc de croire que le rire prenne sa source dans la *joye raisonnée* ou dans la *folie*: non qu'il ne soit quelquefois susceptible d'une certaine folie, ou d'une certaine joye; mais vous conviendrez qu'il est impossible d'étendre l'un de ces principes à toutes les formes, à toutes les sortes, à toutes les occasions de rire. Si l'on vous prouve quelquefois que ce mouvement a des rapports frappans avec ces prétendues causes, on vous prouvera pareillement qu'il en a de beaucoup plus sensibles avec des causes tout opposées. Vous ne pourrez faire un pas sans voir multiplier vos doutes. On vous démontrera qu'il n'est presque aucune affection de l'ame qui ne puisse être circonstance du *ris*. Ainsi, tantôt vous serez contraints de lui donner la *surprise*

pour principe ; tantôt l'*admiration* ; & quelquefois même l'*indignation* & la *colère*. Mais sans compter qu'on ne fauroit admettre aucun de ces ressorts pour mobile constant du rire : comme d'ailleurs la nature sembleroit se contredire , si elle avoit assigné des principes si différens au même symptôme ; il est nécessaire de chercher une cause générale qui puisse embrasser & concilier ces difficultés apparentes, en les rapportant toutes à un même mouvement. Vous devez vous attendre pour cet effet à quelque opinion nouvelle, & même surprenante ; aucune de celles qu'on vient de passer en revue n'étant suffisante pour former un système solide. Mais quelque prévenus que vous puissiez être que mon sentiment tiendra du paradoxe, je ne doute point que votre étonnement ne soit extrême en apprenant enfin quelle est la véritable origine du rire. Sachez donc que ce mouvement *frivole* en apparence, prend sa source dans une *passion naturellement sérieuse* ; qu'en un mot, ce principe étrange, ce mobile mystérieux n'est autre chose que l'*Orgueil*.

Je ne fais d'abord que proposer cette opinion dépouillée de toutes ses preuves. Je permets en conséquence qu'elle soit

traitée de rêverie , jusqu'à ce qu'elle ait été justifiée par une démonstration sans réplique ; & c'est ce que je me promets de faire en fortifiant mon avis des mêmes raisons que je vais employer à détruire tous les systêmes soutenus jusqu'à ce jour sur cette même matiere. Je commencerai par l'opinion qui donne la folie pour principe du rire , sentiment si peu recevable que son défenseur lui-même me fera gré de le combattre. Soutenir sérieusement une pareille thèse ne seroit-ce pas vouloir s'égarer à force d'esprit ? J'ose penser que l'Académicien non moins judicieux qu'éloquent dont vous venez d'entendre le discours , a plutôt prétendu par là faire preuve de hardiesse & d'invention , que proposer un systême solide , & conforme aux idées naturelles. Tout ce qu'il a dit d'ailleurs sur le *siège physique du rire* me paroît établi sur la raison & l'expérience. Je crois avec lui que ce mouvement n'a jamais lieu , que par l'ébranlement du Diaphragme ; & même que cette opération se passe de la maniere dont il l'a détaillée. Mais à l'égard du *principe moral* , l'Auteur ingénieux du dialogue *des mondes* nous permettra de douter que son assertion soit sérieuse. Le tempérament qu'il apporte à son opinion ne me rendra

pas plus traitable. Je ne consentirai jamais d'être réputé *fou* quand je ris, ne fût-ce que pour l'instant de rire; & voici sur quelles raisons je me fonde.

Les fous ne rient point perpétuellement; & dans les momens où ils cessent de rire ils n'en font pas plus raisonnables. La *folie*, par cette première raison, n'est donc point la cause constante du *ris*. Vous trouverez même plusieurs espèces de fous qui ne rient jamais, & qui sont au contraire en proie à une mélancolie, ou à une rage continuelle. Mais à l'égard de ceux que leur manie porte à rire, il est facile de juger que ce mouvement n'est pas précisément le même chez eux, que chez les personnes de bon sens; qu'il n'est pas excité par les mêmes objets; qu'il n'a pas le même degré, ni les mêmes bornes; en un mot, que le rire d'un homme raisonnable a toujours une empreinte de jugement qui le distingue totalement de celui des insensés. La proposition seroit plus soutenable, si l'on se contentoit de dire que le rire prend sa source dans un certaine folie qui lui est propre; mais alors il seroit nécessaire de spécifier ce genre de folie, de lui donner un nom, d'en exposer l'analyse, & de le distinguer de toute autre sorte de

dé-

déraison. C'est ce que l'Auteur de ce systême a négligé de faire, & c'étoit, puisqu'il faut le dire, le seul moyen de se rapprocher du vrai principe du rire, qui comme je l'ai remarqué, n'est autre chose que l'*Orgueil*.

On conviendra d'après les témoignages que les anciens rendent à Démocrite, d'après la sagesse de ses vues, la sublimité de sa morale, & l'étendue de ses connoissances, qu'il faudroit avoir renoncé soi-même à la raison, pour se figurer que ce Philosophe ne fût qu'un cerveau mal en ordre. D'un autre côté, le moyen de croire que la *joye* fût la source du rire de ce sage ? Cet homme perpétuellement absorbé dans les contemplations, ce génie vaste, élevé, pénétrant, dont la sphere embrassoit toutes les sciences, & qui avoit été puiser la sagesse aux extrêmités de la Terre, peut-il être soupçonné de cette légèreté d'humeur, de cette gayeté inconséquente, de cette joye folle enfin, à laquelle on prétendroit attribuer son rire ? Parcourez la vie entière de Démocrite, vous n'y trouverez, je pense, aucune place à la joye. En quels lieux, en quels tems auroit-il pû s'y livrer ? Etoit-ce parmi les

82 CAUSES PHYSIQUES

Mages (*) qui prirent soin de sa jeunesse ; & qui le formerent dès l'enfance aux plus sublimes méditations ? Etoit-ce ensuite durant le cours des voyages pénibles & presque incroyables qu'il entreprit pour s'instruire ; je veux dire, au milieu des Scythes les plus austères des hommes, ou parmi les Brachmanes, ces Philosophes de l'Inde, chez qui toute espèce de joye est proscrite, & dont la vertu principale est la gravité ? Sera-ce dans Abdere où pour mieux s'entélever dans l'abyme des réflexions abstraites, il fit, dit-on, divorce avec les vivans, renonça à la lumière, se retira dans les Tombeaux, & se creva même les yeux, s'il en faut croire les Historiens ? Avouons-le donc à la honte de la sagesse : le rire perpétuel de Démocrite ne prenoit sa source que dans son excessif orgueil ; & les pleurs continuels d'Héraclite avoient sans doute la même cause. Ces deux sages méprisoient les hommes. L'un ne voyoit dans la vie qu'un spectacle affligeant, & l'autre qu'une farce visible. Chacun d'eux

(*) Xercès avoit logé chez le Pere de Démocrite, en passant par la Thrace ; & lui avoit laissé quelques Mages de sa suite, pour présider à l'éducation de son Fils.

puisoit dans sa vanité ce sentiment de mépris, principe commun du rire & de la pitié.

Les raisons par lesquelles on a combattu le système de l'*admiration* ne me paroissent pas suffisantes ; puisque l'adresse d'un homme plaisant à représenter des actions ridicules, à dire des bons mots, ou même à faire des gestes qui excitent le rire, n'est pas moins merveilleuse, à l'utilité près, que celle d'un Peintre à tracer un portrait excellent, d'un Orateur à composer un plaidoyer parfait, & d'un Architecte à construire un édifice sans défauts. Aussi, l'art de faire rire est-il, à la réflexion, quelque chose d'admirable ; mais ceux qui savent en faire usage ont grand soin de nous déguiser le travail & l'excellence de cette opération sous un air d'aisance, de facilité, & de naturel, pour ne point exciter ce même sentiment d'*admiration*, qui nuiroit infailliblement à l'action du *rire*. On peut donc dire que l'art d'opérer cette sensation exige un choix, un travail, une perfection, dignes d'être admirés ; mais que le but est manqué, dès que l'*admiration* s'en mêle.

Pourquoi une personne qui est la première à rire de ce qu'elle raconte man-

que-t-elle ordinairement la fin qu'elle s'est proposée? C'est qu'elle découvre par là un grand fonds d'orgueil; c'est qu'elle semble nous avertir de l'importance de ce qu'elle dit; c'est qu'elle vise à l'*admiration* & que l'amour-propre d'autrui choque presque toujours le notre. Au contraire l'homme phlegmatique qui d'un air grave raconte une aventure facétieuse, excite le rire presque à coup-sûr. Sa tranquillité, son sang-froid ajoutent un sel de plus à la plaisanterie. La meilleure raison qu'on en puisse apporter, c'est qu'il laisse une entière jouissance à l'amour-propre des autres; qu'il n'affiche point devant eux de prétentions ni d'ascendant, & qu'il n'a point l'air d'anticiper sur leur plaisir, ni même d'y prendre part. Que conclure de ces observations, sinon que l'art d'émouvoir le *ris* n'est jamais plus *admirable*, que lorsqu'il s'abstient de faire sentir l'*admiration*; c'est-à-dire, en termes plus clairs, qu'on ne parvient à nous faire rire, qu'autant qu'on flatte, qu'on ménage, & qu'on caresse notre orgueil. Car de même que le mobile extérieur de cette convulsion réside particulièrement dans le chatouillement de certains muscles; on peut dire aussi que le principe moral du *ris* consiste dans un certain chatouille-

ment de l'amour-propre. Observez cependant que par ce dernier mot je n'entends point cet amour de nous-mêmes, cet intérêt personnel qui fait veiller chaque créature à sa conservation ; mais ce mouvement présomptueux qui naît d'une comparaison superbe ; en un mot ce que tout le monde entend par les expressions de vanité & d'orgueil.

Le système de la *surprise* ou de l'*étonnement* est peut-être de toutes ces fausses opinions la plus vraisemblable. Mais elle s'écroule comme les autres par le grand argument que cette cause n'excite pas toujours le rire. Au surplus, si l'on ne peut donner à ce symptôme la surprise pour mere, on peut au moins sans inconvénient la lui laisser pour compagne, puisqu'il est vrai de dire que ces deux mouvemens se rencontrent le plus souvent ensemble ; & ceux qui raisonneront ainsi pourront s'appuyer sur ce passage d'Homere, l'un des plus remarquables & des plus singuliers de l'Iliade. Vous noterez, s'il vous plaît, qu'il vient de se passer une insigne querelle entre le Maître de l'Olympe & son auguste Epouse. L'acariâtre Junon, après avoir été durement reprise, est enfin réduite à se taire. *Sachez*, lui a dit le sévere fils de Satur-

ne, que ceux sur qui j'étends mes mains terribles, nul pouvoir ne peut les secourir.

*Ainsi dit Jupiter. La Déesse en frémit ;
Et dans son cœur altier renferma son dépit.
Tous les Dieux prirent part à sa douleur amère ;
Vulcain se leve alors & console sa Mere :
Eh ! quoi ! (dit-il) les Dieux ces maîtres des
Destins ,
Seront-ils divisés par les foibles humains ?
Les verra-t-on quitter pour des haines funestes ,
La riante ambrosie , & les banquets célestes ?
O ma Mere ! o Junon ! Souffrez que votre fils
Ose ouvrir devant vous de plus sages avis.
Ne forcez point le Dieu qui tonne sur nos têtes ,
A troubler les plaisirs de nos heureuses fêtes :
Essuyez sans l'aigrir un passager ennui ;
Songez que tous les Dieux sont moins puissans que
lui :
Faites trêve au reproche ; & par quelque caresse ,
Ramenex en ces lieux la paix & l'allégresse.
Il dit ; & dans un vase ouvrage de sa main ,
Il verse un doux Nectar ; puis , ajoute soudain :
Consolez-vous , ma Mere , & reprenez courage :
Noyez le noir chagrin dans ce charmant breuvage.
Combien d'autres sans vous ont voulu , mais en
vain ,
Braver de Jupiter le pouvoir souverain !
Souvenex-vous du jour où mon aveugle audace
Croyant vous secourir , m'attira sa disgrâce.
Indigné contre moi l'auguste Roi des Dieux ,*

Me renversa du Thrône & du parvis des Cieux :

Ainsi précipité du séjour du Tonnerre ,

Je roulai dans l'espace , & n'aperçus la Terre ;

Que lorsque le soleil rentrant au sein des flots ,

Tout le peuple Syntien me reçut dans Lemnos.

Vulcain de ses malheurs fit ainsi la peinture.

Fanon que réjouit sa bisarre aventure ,

Oublie en l'écoutant son trouble & ses ennuis ;

Et prend la Coupe enfin de la main de son fils.

Aussi-tôt tout l'Olympe imite la Déesse ;

Le difforme Echanson à les servir s'empresse ;

Par ses soins le Nectar ruisselle dans les Cieux ,

Un rire universel éclatte chez les Dieux ;

Au juste étonnement dont leur ame est saisie ,

Que de semblables mains leur versent l'ambrosie ;

Et de voir que Vulcain ait ainsi dérobé

L'Emploi de Ganymede , & les honneurs d'Hébé.

Vous remarquerez aussi que ce passage remplit également les conditions d'Aristote, qui définit le ridicule une *difformité sans douleur* ; mais encore une fois, toutes ces définitions sont vicieuses puisqu'elles ne peuvent convenir à toutes les especes de ris.

Quelques personnes ont encore prétendu que le rire devoit sa naissance à l'indécision de l'ame entre deux mouvemens. Il est bon de savoir comment les défenseurs de cette opinion s'y prennent pour la soutenir. Ils conviennent que lorsque la

joye est simple & surtout excessive, le rire n'en résulte point; non plus que de la douleur, lorsqu'elle est sans mélange d'aucune autre sensation. Mais s'il arrive, disent-ils, que l'ame soit en suspens entre le plaisir & la peine, à la rencontre de quelque objet d'une essence ambiguë & douteuse; alors, dans le combat qu'exige d'elle la concurrence de ces deux impressions, l'ame fait un effort pour prendre un parti; & cette secousse communiquée aux organes produit le mouvement du rire. Voilà, me semble, bien du raffinement en pure perte; car en supposant qu'il fût possible d'appliquer ce principe à deux ou trois occasions particulières, il en est mille qui ne quadrent point avec cette explication, & deux mille qui la détruisent formellement.

Nous voici venus par degrés au système de la joye que j'ay cru devoir réserver en dernier, comme le plus essentiel à combattre; principalement à cause du penchant naturel que la plupart des hommes ont à regarder cette affection agréable comme le principe du rire. La distinction de *joye simple* & de *joye raisonnée* me paroît nulle en cette occasion; d'autant qu'en combattant la joye, je n'entends point parler de celle des extrava-

gans. Je tomberai toujours d'accord que la raison influe toujours du plus au moins sur tous les mouvemens de l'être raisonnable, & par conséquent sur le rire, faculté personnelle & particuliere à l'espece humaine. Si l'on demande pourquoi de tous les animaux l'homme est le seul qui rit; je répondrai que c'est qu'il a seul en partage & l'*organisation* propre au rire, & le *principe moral* d'où le rire est produit: je veux dire, que l'homme seul est constitué de cette maniere privilégiée, & qu'il est d'ailleurs le seul être susceptible de cet *amour-propre réfléchi*, de ce *retour présomptueux* sur lui-même, qui le *chatouille* souvent *jusqu'à la convulsion*. J'établirai mieux ce système, quand j'aurai détruit celui que j'entreprends de combattre.

Le *rire* n'est assurément point un effet de la *joye*: c'est tout un autre phénomène. Il est ou plus tardif, ou plus passager. Souvent même il la devance & ne l'attend point. En un mot, il se montre indifféremment après, avant, ou en même tems qu'elle. J'avoue cependant qu'il lui ressemble à beaucoup d'égards: mais il en est séparé par des limites très-distinctes, qui quelquefois se rapprochent, mais sans jamais se confondre. Le rire est tel-

lement indépendant de toute impression joyeuse, qu'il éclatte le plus souvent au milieu de la tristesse & du plus sombre ennui, comme l'éclair dans les ténèbres; sans cependant retirer notre ame de son état de souffrance. Si le rire étoit un symptôme de gayeté, nous retrouverions-nous replongés dans la mélancolie à la suite d'un éclat de rire? Si le rire étoit une circonstance essentielle à la joye il s'enfuivroit mille effets que l'expérience dément. Dans *Méropé*, dans *Athalie*, dans *Iphigénie*, la joye est portée à son comble; cependant personne n'est tenté d'y rire. Tout concourt donc à prouver que ces deux choses n'ont, à la rigueur, rien de commun entre elles; puisque la joye est quelquefois sublime & grave; & le rire amer & chagrin.

La seule lecture de nos meilleures piéces ne suffit-elle pas pour ramener au doute quiconque pourroit penser que le rire vient de la joye? Est-il un sujet moins gai par lui-même, ou pour mieux dire, plus lugubre que le *Légataire*? Cet Oncle souffrant, malade, prêt à mourir; ces Notaires, ce bonnet de nuit, cette attaque d'apoplexie, cette léthargie enfin, dira-t-on que ce sont-là des objets de gayeté? Non sans doute. C'est cepen-

dant de cet appareil funebre , c'est du sein de la mort , & du tombeau de Géronte que le Poëte ose évoquer le rire. Il est donc évident que ce mouvement ne prend point sa source dans la *joye*.

On joue avec succès à Londres une Comédie intitulée *le Deuil*. La scene de cette piece qui provoque le plus à rire, est précisément celle où il est le plus question de cris, de pleurs, de deuil, de mort, d'enterrement & de catafalque. On voit bien que je veux parler de cet épisode bizarre où le *Furé-Crieur* passe en revue sa troupe de pleureurs-à-gages, & leur fait répéter devant lui leurs grimaces & leurs contorsions, louant les uns, grondant les autres, & leur enseignant à bien jouer leur rôle. C'est encore un de ces coups de maître dont il n'est pas aisé de démêler l'artifice, & qui d'ailleurs semble n'appartenir qu'au génie Anglois. Cet exemple, comme le précédent, prouve invinciblement que la *joye* n'est point la source du *rire*.

On peut cependant concilier à quelques égards le système de la *joye* avec celui de l'*orgueil*. On peut même, comme je l'ai dit, admettre en certains points celui de la *folie*; l'orgueil étant une *foiblesse* qui touche de près à l'*abus de la rai-*

son, par les *secouffes délicieuses* & la *satisfaction secrète* qu'elle fait éprouver à notre ame. Car le rire n'est pas excité indifféremment par toute sorte d'orgueil, mais presque toujours par l'*orgueil qui s'applaudit*. Dans le cas où l'amour-propre seroit révolté, on peut assurer avec certitude que le rire n'auroit point lieu. La vanité est donc le vrai mobile du *rire*, mais l'entremise du plaisir y est tellement annexée qu'il n'est qu'un très-petit nombre d'occasions où l'orgueil puisse se passer de ce secours dans l'opération dont il s'agit. Par exemple, une circonstance particulière où l'orgueil excite le rire sans l'entremise de la joye, c'est lorsqu'on ne rit que par pure vanité, & pour faire croire qu'on est heureux. Le rire de dignité (*) & même celui de civilité est encore de ce genre, sans qu'on puisse dire qu'en ces trois rencontres, l'amour-propre soit mêlé d'aucun sentiment de joye. Est-il une preuve plus frappante que le mouvement présomptueux est la vraie source du rire; puisqu'en décom-

(*) Dans le rire de *dignité*, on a le sot amour-propre de croire flatter celui des autres; dans le rire de *civilité*, on a l'envie, la prétention, l'orgueil, de se conformer au bon ton, à la mode, aux usages du beau monde.

posant l'orgueil, & en le faisant passer, pour ainsi dire, par l'analyse du *Prisme*, vous trouvez que cette passion, simple, & dépouillée de toute empreinte étrangère, porte en elle-même le germe & le caractère du rire? Mais de même que le mélange des nuances est moins rare dans la nature que les couleurs primitives, cette sorte de rire dérivée d'un *principe simple*, est aussi la moins fréquente de toutes; & l'on peut dire généralement que *le ris doit sa naissance à cette espece d'abus de raison, qu'on nomme orgueil; mêlée, pour l'ordinaire, d'une sensation agréable, & même d'une certaine joye.* En effet l'amour-propre n'est retenu chez nous que par la présence du *jugement* qui lui en impose, & par cette attention sérieuse que tout homme sensé doit avoir de se rendre compte à lui-même des mouvemens de son ame. Alors, notre orgueil est dans un état de contrainte & de gêne. Il souffre; il s'observe; il n'ose encore s'exhaler en liberté; mais la *joye* venant à déranger l'équilibre de la *raison*, rompt en même tems toutes les digues de l'*amour-propre*. L'esprit prend aussitôt l'essor, & se livre à cette licence effrénée, à cette pétulance voisine de l'insulte qui déterminent le *rire*.

Mais quoi? interromprez-vous, ce systéme du rire, produit par un orgueil mêlé pour l'ordinaire, d'un sentiment de joye, seroit-il donc absolument nouveau? N'auroit-il pas au moins été entrevu par les anciens? Si ce scrupule seul vous arrête, il sera levé facilement par une citation tirée de l'Odyssée d'Homere, passage si remarquable & travaillée avec tant d'art, que Virgile l'a cru devoir traduire presque mot pour mot. Il s'agit de Latone qui se livre aux transports secrets d'une joye orgueilleuse, lorsqu'elle contemple la beauté de Diane sa fille, marchant au milieu des Nymphes, & les surpassant toutes de la tête. C'est à la Poësie seule à rendre ces images sensibles; je vais donc essayer de vous donner une foible estampe de ces originaux.

*Quand vers le Bois sacré qu'Erymante révere,
 Ou sur les bords de l'Eurotas,
 Diane vient former quelque danse légère;
 Les Driades en foule accompagnent ses pas.
 Son front toujours orné d'une grace nouvelle,
 Mieux encore que son carquois,
 La distingue au milieu de cent Nymphes des bois;
 Et s'éleve au dessus de leur troupe immortelle.
 La Déesse s'avance au son bruyant des Cors:
 Et ta joye, ô Latone, en la voyant si belle,
 Ouvre ton cœur superbe à de secrets transports.*

Quel est l'*Appelle* qui voulant représenter cette même situation de *Latone* en proie aux plus doux chatouillemens de l'orgueil, espérera nous la dépeindre sans l'entremise du *sourire*? Qui ne voit que le *rire* est désigné tacitement dans cette description; & que si ces grands Poètes ont affecté de ne le point spécifier nommément, c'est qu'il résulte, comme en personne, de toutes ces images, & qu'ils l'ont, pour ainsi dire, animé & rendu parlant? Le comble de l'art étoit de nous faire voir le rire errant sur les lèvres, & sur tous les traits de *Latone*, sans cependant le nommer. Aussi ce morceau a-t-il été regardé de tout tems comme un chef d'œuvre inimitable. Que dis-je? *Racine*, de nos jours, s'est clairement rapproché de ce principe & de cet artifice, quand pour mettre dans la bouche du fier *Atride*, que la perspective d'une grandeur prochaine flattoit ses espérances ambitieuses, & rioit à son ambition, il lui prête ces deux beaux vers :

*Ce nom de Roi des Rois & de Chef de la Grece ;
Chatouilloit de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.*

Maîtres de l'art, qui m'écoutez; rivaux des *Rubens* & des *Raphaëls*! Prenez une toile & des couleurs; peignez-nous *Agas*

memnon sur le rivage d'Aulide, enyvré de ces idées superbes : un sourire orgueilleux n'ira-t-il pas de lui-même se présenter à votre pinceau ?

Vous pouvez vous appercevoir, Messieurs, que mon système s'écarte insensiblement du paradoxe, & se rapproche à grands pas vers la vraisemblance. C'est un point bien essentiel sans doute que d'avoir pour garans d'une opinion nouvelle des hommes tels qu'Homere. Virgile & Racine, ces interprètes irréprochables de la nature, ces scrutateurs exacts du cœur humain. Mais après avoir démontré que l'orgueil est en ces occasions le principe du rire, il me reste à prouver qu'il n'est aucune rencontre, où le rire ne doive sa naissance à l'orgueil. Car c'est cette condition rigoureuse qui seule peut faire la marque distinctive du système véritable. Il ne faut pour cet effet que faire voir qu'il y a dans les objets du rire une *qualité* à-peu-près semblable à la définition d'Aristote. Ce ne sauroit être la *difformité sans douleur* établie par ce Philosophe. Cette condition s'accorderoit mal avec l'exemple d'*Agamemnon*, & moins encore avec celui de *Latone*, ainsi qu'avec quantité d'autres. Mais d'après les observations qu'on vient de fai-

faire, il résulte que cette qualité essentielle des matieres du rire doit être l'*infériorité apparente de ces objets par rapport à nous*; en sorte qu'à leur rencontre, nous ayons peine à nous défendre d'un sentiment involontaire de *comparaison orgueilleuse*. Ainsi, *Latone* n'aura pû résister en voyant la *supériorité* de sa fille sur les autres Nymphes, à ce retour complaisant sur elle-même, que nous avons dit être le vrai germe du rire. *Agamemnon* de même n'aura pû envisager sans un sourire d'orgueil cette foule de Rois soumis à sa puissance; ces titres, ces dignités, ces honneurs. Il aura fait à la rencontre de ces objets une *comparaison présomptueuse* d'eux à lui; & ces *idées flatteuses*, selon l'expression de Racine, auront *chatouillé* la vanité de ce Prince.

Parmi les excellentes observations de M. de Voltaire sur le caractère du peuple Anglois, on trouve celle-ci: „ Un „ Orateur de la Chambre des Communes „ ayant commencé sa harangue par cette „ phrase: *La Majesté du peuple Anglois „ seroit blessée* &c. tout l'auditoire l'in- „ terrompit par de grands éclats de rire. „ Mais lui sans se troubler, répéta d'un „ ton plus ferme les mêmes paroles; & „ l'on ne rit plus”. Les Anglois en pre-

mier lieu n'avoient cru voir dans les expressions de l'Orateur qu'une méprise, qu'une bévue, que l'*infériorité* de son jugement : mais à la récidive, ils reconnurent la grandeur de ses vues, & la supériorité de ses lumieres. L'enthousiasme se communiqua, & le *rire* fit place à l'*admiration*.

Le rire de Vénus à l'occasion de la piquêre qu'une Abeille a faite à l'Amour, naîtra pareillement d'une *comparaison orgueilleuse*. La *supériorité* de jugement que cette Déesse se croit sur son fils, la fait rire de ce petit accident dont elle eût pleuré elle-même à l'âge de ce même fils. Mais Vénus est une *Maman* qui tranche déjà de la *Duègne*, & qui mesurant la *perfection* de ses connoissances avec l'*imperfection* de celles de son Enfant, se laisse aller assez mal à propos au mouvement *présomptueux* du rire. *Jupiter* lui rend bien la pareille, au cinquieme livre de l'Iliade, dans une occasion presque toute semblable. La belle Vénus blessée légèrement à la main par Diomedé remplissoit l'Olympe de ses cris : ce qu'ayant appris le maître des Dieux & des hommes, il ne put, dit Homere, s'empêcher de rire ; regardant l'accident de sa fille du même œil dont cette Déesse avoit vu

la piqure faite au jeune Cupidon. Car *Minerve* avoit malignement comparé cette blessure de sa rivale à *une piqure d'épingle*, & l'avoit fait envisager de même à tous les Dieux. - L'excessive douleur de *Vénus* à propos d'une *égratignure*, renvoya donc au jugement *supérieur* de *Jupiter* dans la classe des objets *risibles*.

Le *sourire* même d'une mere tendre à la vue de son Enfant prend sa source dans l'amour-propre, & n'est comme les autres *ris* qu'un mouvement d'*orgueil*, mais mêlé de *joye*, mais confondu dans la *tendresse*. Telle on peindra *Latone*, *Cibele*, *Niobé*, & toutes les meres qui se complaisent dans leurs Enfants. La *comparaison* involontaire, que tout être qui se croit *parfait*, établit à son avantage entre lui & l'être qui lui paroît *inférieur*, est le premier mobile de cette *sympatie* qui nous entraîne en général vers les Enfants. Elle est la source de ce penchant secret qui nous fait les flatter, les caresser, & *sourire* à leur vue. Les parens ont sans doute un double droit à cette *comparaison orgueilleuse*, lorsqu'ils viennent à considérer leur propriété, leurs droits, leurs *supériorité* immédiate sur ces tendres créatures. Que fera-ce s'ils rencontrent dans ces objets *débiles* quelques

graces naissantes , quelques mouvemens confus de caresses , ou quelque ébauche de ressemblance avec eux ? Quelle ame assez sévère pour résister alors aux doux atteintes de l'amour-propre ? C'est dans ces momens qu'une mere

Ouvre son cœur superbe à de secrets transports ,

& qu'elle laisse voir sur ses lèvres ce sourire né de l'orgueil , mais déguisé par la joye , & comme absorbé par la tendresse. Car partout où se montre l'amour , il absorbe & couvre toutes les autres passions. Tout le monde connoît ce passage de Virgile , sur le sourire des parens :

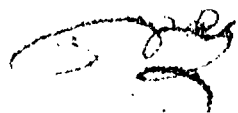
*Aimable Enfant , commence à connoître ta mere ,
A son sourire caressant.*

Il dit encore , un peu plus loin :

*Tout mortel , en naissant , qui n'a point reçu d'eux
Ce sourire charmant , gage de leur tendresse ;
Est indigne , à jamais , & du Nectar des Dieux ,
Et des faveurs d'une Déesse.*

Voici l'objection qu'on pourra me faire :

„ L'Enfant lui-même rit dès le berceau.
„ Dira-t-on qu'il y ait dans son rire aucun principe de vanité ? L'homme naît-il avec ce sentiment ? A-t-il enfin , dans un âge aussi tendre , cet amour-



„ propre réfléchi, ce retour complaisant sur
 „ lui-même, ce discernement de comparai-
 „ son présomptueuse qui constitue l'or-
 „ gueil? Et quand l'Enfant seroit suscep-
 „ tible de cette combinaison, que peut-
 „ il voir en lui qui ne l'afflige, qui ne
 „ l'humilie, qui ne lui apprenne à cha-
 „ que rayon de lumière combien sa foi-
 „ bleffe, ses maux, son ignorance le ren-
 „ dent subordonné aux autres êtres de
 „ son espece? ”

Je répondrai, que l'homme naît avec
 l'orgueil, & que cette passion même au-
 ra d'autant plus d'empire sur lui qu'il fera
 moins d'usage de sa raison. L'enfant a
 sans contredit le sentiment du plaisir &
 de la douleur. Or, l'aiguillon de l'a-
 mour-propre n'est jamais séparé chez
 nous des sensations agréables. L'homme
 est donc susceptible d'orgueil presque du
 moment qu'il respire. On ne sauroit
 dire à la vérité que ce mouvement soit
 d'abord accompagné chez lui d'aucun
 acte de réflexion, mais l'orgueil étant plu-
 tôt un maladie de la raison qu'une pro-
 priété du jugement, il s'ensuit que l'a-
 mour-propre n'attend point en nous le
 développement parfait de notre intelli-
 gence. L'enfant ne rit pourtant qu'a-
 près le quarantieme jour, parce que son

orgueil, aussi bien que ses sens, ne commencent que dès-lors à se développer. Cette machine infirme reste environ six semaines dans un état d'orage & de tourmente, qui ne lui permet gueres d'autre sensation que celle d'une crise douloureuse. L'ouïe ni la vue ne sont point encore formées. Ces deux sens qu'on peut regarder comme les deux portes du plaisir, & par conséquent, comme essentiels au mouvement de l'orgueil, sont encore engourdis dans une léthargie profonde. Aussi l'Enfant ne commence-t-il à rire que dès l'instant qu'il acquiert l'usage libre de ses organes. Il forme alors d'une manière assez distincte la comparaison des objets. Il combine, il choisit, il rejette. Il a donc un discernement presque parfait du bien & du mal physiques. Il est par conséquent susceptible d'*orgueil*; il a la faculté de *rire*, & *rit* en effet, dès cette époque. A l'égard de l'état d'humiliation, de dépendance, d'ignorance, & de fragilité où l'a placé la nature, c'est ce que la foiblesse de sa raison ne lui permet pas encore de bien sentir. Cet aveuglement même ouvre dans son ame une entrée de plus à la présomption.

„ Quoi! (direz-vous) quand je présente une dragée, un joyau, une pou-

„ pée à un Enfant, c'est par un principe
 „ d'amour-propre qu'il fourit à la vue de
 „ ces bagatelles? ” Oui, répondrai-je ;
 n'en faites aucun doute. Son ame à l'as-
 pect de ces amusettes, est, proportion
 gardée, dans la même position où nous
 nous trouvons nous-mêmes à la vue des
 objets que nous desirons le plus, & que
 la fortune favorable présente enfin à no-
 tre ambition. La poupée, les dragées,
 les grelots, sont les idoles de l'Enfance :
 les dignités, les biens, les honneurs sont
 les grelots de l'âge viril.

Qu'une Bonne contrarie un Enfant : son
 orgueil se révolte ; il pleure ; il se désole ;
 il exprime par des cris inarticulés le dé-
 plaisir qu'il ressent. Voulez-vous l'ap-
 païser ? Il en est un moyen. Faites sem-
 blant de gronder & de battre la Bonne :
 l'Enfant se calme ; ses pleurs s'arrêtent ;
 son orgueil s'applaudit ; une douce sa-
 tisfaction s'empare de son ame ; & sa
 bouche s'entr'ouvre agréablement pour
 sourire.

C'est donc un principe constant que le
 rire naît de la présomption. Ovide paroît
 avoir entrevu cette vérité : c'est au moins
 le sens que présentent les vers suivans :

Le vin de tous les cœurs exile le chagrin ;
 Quel regret, quel ennui n'est charmé par le vin ?

104 CAUSES PHYSIQUES

*La crainte a disparu ; le rire prend sa place ;
Déjà le pauvre même arme son front d'audace.*

Art. d'aimer. l. I. vs. 74.

Ce Poëte reconnoît ailleurs évidemment que les objets du *ridicule* sont placés à notre égard dans une certaine *infériorité*, dans une certaine *décadence*.

*A l'aspect imprévu d'Iris ou de Clymene,
L'Orateur interdit soupire en bégayant ;
Et Vénus rit de voir le nouveau Démosthène,
De Patron, devenu Client.*

Je reviens à cette *audace* occasionnée par l'yvresse, & qu'Ovide établit pour circonstance immédiate du rire. Il est certain que le vin inspire une pétulance propre à mettre en jeu les ressorts de l'orgueil. Sur la fin d'un repas, les Convives commencent à s'entre-regarder comme pour voir qui fournit le plus matière à plaisanterie. On se fait par degré de légères attaques, qui dégèrent bientôt en une guerre d'esprit, de faillie, & de rire. S'il arrive qu'on ait des raisons réciproques de se ménager, c'est une espèce de convention générale de n'attaquer alors que les absens, qui dans ces fortes d'occasions sont toujours condamnés *par défaut* à la peine du *ridicule* ; car cette absence les place à notre égard dans un

point de vue qui les rappetisse, & qui diminue étrangement pour eux notre considération. Il nous semble les appercevoir avec la Lunette d'éloignement. Or, cette altération dans la maniere de voir pervertit notre jugement, & produit en nous, ou l'estime exagérée, ou l'extrême dédain. Mais dans un repas, l'amour-propre étant plus libre, nous fait volontiers pencher vers le mépris; & ce mépris, s'il ne peut s'arrêter sur les objets voisins, prend l'essor, & se jette au dehors sur ce qu'il peut rencontrer. C'est pour prévenir cet abus, que quelques anciens avoient fait graver sur la porte de leur salle à manger, cette maxime que tout le monde cite, & que personne ne pratique :

„ *Nous ne médions point des absens ni des morts.*

Un Acteur chargé des rôles où le personnage doit faire rire à ses dépens, ne parviendra gueres à son but que par une sorte de *dégradation* de son être, & qu'en se composant un masque, un ton, un maintien, qui paroisse appeler sur lui *la risée des passans*. C'est le principal talent d'*Armand*, & peut-être le seul mérite de *Poisson* (*). Ce dernier fait rire

(*) *Préville* n'avoit point encore paru sur notre scène; & cet Acteur charmant n'étoit point alors connu de M. de Montesquieu.

même avant de parler. A peine paroît-il sur la scène, que tout le monde s'écrie : *Voilà un drôle de corps!* Cette acclamation burlesque n'en fait pas moins l'éloge du Comédien ; elle a sa source dans cette maxime tacitement reconnue :

„ *Que plus un personnage paroît déroger à*
 „ *la considération, plus il est voisin de*
 „ *faire rire*”. *Pourceaugnac* & le *Bourgeois Gentilhomme* sont entièrement fondés sur ce principe.

La plupart des Auteurs actuels font moins rire dans leurs pièces que Molière & Regnard ; sans doute, par la raison que leurs personnages, même les plus plaisans, conservent une teinture de dignité. C'étoit le défaut de Ménandre & de Térence ; & c'est surtout le vice des Comiques modernes.

L'Orateur *Crassus* dans une occasion très-favorable à la plaisanterie, s'observa cependant par égard pour *Scévola*, & par considération pour lui-même. Il arrivera la même chose toutes les fois qu'on introduira dans la Comédie des personnages graves, à moins de les *travestir*, de les *dégrader*, & d'en faire les jouets & les victimes de la plaisanterie, comme Aristophane, qui ne craignit point d'immoler aux risées publiques

Socrate, (*) Cléon, Euripide, Lamachus, Aminias, les Ambassadeurs même de la République, & celui du Roi de Perse, présens au Spectacle.

Un trop grand *intérêt* nuit visiblement dans la Comédie à l'action du *rire*. Il est difficile & même dangereux de prétendre allier ces deux mobiles incohérens, qui jaloux de briller seuls, semblent réciproquement s'exclure de l'étendue de la scène. Leur vraie place, s'ils ont droit de se trouver quelquefois ensemble, est, à mon gré, cette troisième classe de Drame appelée *Comédie agréable*, & qui n'est autre chose que l'ancienne *Pastorale* déguisée. La plupart des Idylles de Théocrite, de Moschus, de Bion, & de Virgile même sont les Comédies primitives de ce genre. Mais il faut un art merveilleux, une délicatesse inexprimable pour rencontrer le vrai tempérament qui convient à cette espèce mixte. *Le rire des graces*, dont parle Anacréon, n'étoit

(*) Ces personnages étoient, sans contredit, les plus considérables que le Poëte pût attaquer; car sans parler de Socrate & d'Euripide que leur nom fait assez connoître, Lamachus, & Cléon étoient Généraux des troupes; & l'Archonte Aminias étoit alors revêtu du caractère sacré de *chef de la République*, & de *Magistrat suprême*.

sans doute facile à peindre qu'à lui seul :

*Sous ces ombrages formés
Par les vignes abondantes,
Peins les Amours désarmés,
Aux pieds des graces riantes.*

Cependant de ces idées gracieuses, de ces *graces riantes*, à celles qui font *rire*, il est encore un intervalle bien plus rare à saisir, & qu'on se flattera vainement d'avoir rempli, si l'on ne possède *cette saillie molle & facile* que Virgile surtout a sçû répandre dans ses Eglogues, en représentant les disputes des Bergers, & les divers amusemens champêtres. Je me contenterai de citer les deux passages suivans, qui sont marqués au coin d'une délicatesse infinie, & qu'on avouera cependant être d'une *naïveté* vraiment *comique*. Le premier, sous une réticence adroite couvre un trait de Satyre très-piquant :

*Nous savons en quel bois.... mais les Nymphes faciles
N'ont fait que rire en le voyant.*

Le second représente au naturel une ruse, une espièglerie de jeune fille. C'est un Villageois qui parle :

*Quand Galatée, aux champs, m'a joié quelque tour;
La folâtre aussi-tôt se sauve sous un hêtre,
Et, tout en se cachant, affecte de paroître;*

Horace qui dans son Art Poétique semble attribuer à Virgile le talent exclusif du *Comique gracieux*, possédoit lui-même cet art si difficile & si rare, au suprême degré. Il ne faut pour s'en convaincre que se rappeler comment Déspreaux a traduit d'après ce Poète l'idée charmante d'un baiser désiré par l'Amant, mais disputé par la Maîtresse ;

„ *Qui mollement résiste & par un doux caprice*
 „ *Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.*

Voilà, si je ne me trompe, des modèles achevés du *Comique agréable* ; mais la rareté de ces morceaux précieux, même chez les génies de la première classe, ne prouve que trop l'extrême difficulté du genre. Au reste, on a pu remarquer que le *sourire* qui résulte de ces exemples se rapporte au principe que j'ai établi. Ces passages, dis-je, renferment une certaine *mièvrerie*, une sorte d'*innocence*, qualités du second ordre, & placées au dessous du *sentiment présomptueux de notre discernement*. Car nous ne jugeons que ces objets sont *comiques* que par une *comparaison orgueilleuse*, & parce que nous estimons notre manière de voir & de raisonner *supérieure* à celle que ces sortes d'idées nous présentent.

110 CAUSES PHYSIQUES.

Ce *Philémon* qui mourut, dit-on, à force de rire lui-même d'un bon mot qu'il avoit cru dire, n'est-il pas un nouvel argument en faveur de mon système, & ne sert-il pas à prouver d'autant plus l'influence de l'*amour-propre* sur le ris ?

Zeuxis sans un fond d'orgueil plus que prodigieux auroit-il trouvé un si grand *mérite comique* au choix de l'attitude bizarre qu'il avoit fait prendre à sa vicille ? Chacun ne voit-il pas que ce bon peintre, à l'exemple de *Philémon*, ne s'extasioit de là sorte pour une plaisanterie insipide, que par la raison qu'il en étoit l'Auteur.

„ Au moins, (reprendra quelqu'un) si
„ c'est l'orgueil qui nous fait rire de nos
„ propres plaisanteries, il ne paroît pas
„ que ce soit le même principe qui nous
„ fasse rire des bons mots que nous en-
„ tendons dire. Car nous n'en rions
„ point sans les approuver ; & ce suffrage
„ paroît moins être un effet de notre *pré-*
„ *somption* qu'un sacrifice assez naïf de
„ notre amour-propre.”

C'est cependant tout le contraire ; puisqu'en adoptant les plaisanteries d'autrui, nous nous en arrogeons, en quelque sorte, le principal honneur. Une vanité secrète nous fait trouver notre

avantage à les approuver, à les saisir. Cet hommage apparent n'est de notre part qu'un tribut intéressé; & quand nous rendons justice au sel de ces faillies, & au génie de leurs Auteurs, nous retenons toujours quelques grains d'encens pour nous-mêmes. La gloire de la rencontre, de l'imagination, du travail, voilà pour les inventeurs; le mérite de juger, de discerner, de sentir, voilà pour notre propre compte. Dites après cela que nous rions sans orgueil, même des plaisanteries des autres.

Pourquoi cette Comédie où vous étiez en train de rire cesse-t-elle de vous amuser, quand vous commencez à vous y reconnoître? C'est que l'amour-propre satisfait ne demande qu'à rire, & que l'amour-propre offensé ne prend plus goût à la raillerie. Preuve invincible que l'orgueil est le véritable principe de cette convulsion des organes; & que le seul amour-propre la fait également naître & cesser. Nous prenons fait & cause dans ces mêmes Comédies pour ceux de nos amis qui s'y trouvent attaqués; nous cessons de rire, dès qu'ils sont compromis:

*Mécène, ô mon Patron! toi qui mieux que pas un,
Connois tous mes défauts; tu les vois, sans en rire;*

*Et tu ne juges pas pour un mal si commun,
 Devoir me releguer dans la triple Anticyre.
 Ai-je un chagrin? ton cœur en partage l'ennui:
 Et bien loin d'insulter toi-même à la foiblesse
 D'un ami, qui dans toi met son plus ferme appui;
 Si quelqu'un m'a blessé, c'est Mécène qu'il blesse.*

Horace Epitre. I. I. I.

Contrefaites une personne qui rit, ou reprochez-lui de rire mal-à-propos, vous l'offensez à-coup-sûr d'une manière cruelle. Pourquoi? c'est que vous troublez la jouissance secrète de son orgueil; c'est que vous surprenez son amour-propre en flagrant délit. La raison de tout cela? *C'est que l'orgueil est la source du rire.*

Vous avez vu ce pere sensible, cette mere idolâtre flatter leur Enfant & lui sourire dans un âge encore tendre. Vous voyez à présent leurs caresses décroître à mesure qu'il grandit. C'est que l'Enfant, tant qu'il mérite ce nom, leur est immédiatement subordonné par la nature & que jusques-là leur vanité peut s'y complaire. Mais lorsqu'il atteint douze ou treize ans, son esprit se forme; ses idées s'étendent; & ses connoissances luttent, pour ainsi dire, avec celles de ses parens. Leur tendresse alors décline d'une manière sensible, & vient même quelquefois à cesser entièrement. Dès ce

mo-

moment , l'amour-propre s'indispose ; l'orgueil s'aigrit ; les Peres cherchent à regagner le terrain perdu ; & la sévérité , la dureté même prennent souvent la place de cet amour de complaisance. Telle est la loi suprême , universelle , invariable , établie dans la Nature. L'Ours ne caresse ses petits que tant qu'ils sont foibles. L'Aigle méconnoît ses Aiglons, dès qu'ils commencent à voler seuls.

Ce même Enfant dont nous parlions, vient-il ensuite à se distinguer dans le monde par des qualités remarquables, ou par quelque endroit propre à flatter l'orgueil de ses parens ? Voilà aussitôt l'amour paternel qui se réveille ; & ce retour de tendresse n'est dans le fond qu'un retour d'amour-propre. L'objet oublié redevient celui de notre complaisance ; nous ne le reverrons plus sans un sourire orgueilleux. Ce principe va si loin qu'il rend raison de la prédilection aveugle que nous avons d'ordinaire pour nos Enfans derniers nés. Vous vous convaincrez que c'est encore une affaire d'orgueil. Nos faveurs , notre attachement , nos caresses veulent être libres. Nous trouvons une sorte de vanité à les placer à notre gré , à les faire tomber sur qui bon nous semble. Nous sommes jaloux

sur-tout du droit arbitraire de fixer nos goûts, ou de les changer. Si donc nous retranchons d'un côté pour mettre de l'autre, ne doutons point que notre orgueil n'ait fait ce partage. Lui seul nous pousse à ces vicissitudes. Il nous persuade que nous sommes les maîtres de notre choix, de nos affections; il nous fait trouver un plaisir superbe à disposer ainsi de notre tendresse. Une mere est-elle souvent féconde? On s'apperçoit bientôt dans une famille de l'influence de ce raisonnement. Les aînés n'ont plus gueres en partage que les réprimandes. Les douceurs, les caresses, le *sourire* enfin sont pour le dernier venu. L'orgueil, pour le dire en passant, est le principe secret de l'inconstance en amitié, comme en amour. Mais c'est une thèse différente, & qui m'écarteroit de mon sujet.

Une autre preuve que l'amour-propre est la source du rire, c'est que nous sourions pour l'ordinaire aux idées d'autrui qui ont une grande conformité avec les nôtres. Il nous semble en être les inventeurs. Junon dans l'Enéide ayant proposé d'exciter un orage, pour forcer Enée & Didon à se retirer dans une Caverne, où ils pussent se trouver seuls, &

se donner des gages réciproques de leur amour ; Vénus ; dit le Poëte,

Applaudit au projet , & sourit à la ruse.

Cicéron remarque qu'un Aruspice n'en pouvoit regarder un autre sans rire. C'est que deux Aruspices en se rencontrant s'amusoient à fraix communs de la superstition , & de l'imbécillité humaines.

Les personnes folâtres sont moins susceptibles de s'offenser que celles qui sont graves. Elles s'occupent moins du *Decorum*. La sécurité de leur amour-propre ouvre chez elles un accès plus facile au *rire*. C'est ce que prouve l'exemple des Nymphes, que Virgile nous représente comme des divinités fort commodes , & ne faisant que *rire* de certaines libertés qu'on a prises dans leur grotte. Minerve , Junon , Diane , & toutes les Déeses du haut parage n'auroient point vu la chose du côté plaisant. Témoin Cybele qui changea Hippomene & Atalante en Lions pour avoir goûté dans son Temple les premières douceurs de l'Hyménée ;

„ *Faute hélas ! pardonnable ,*

„ *Si l'Orgueil savoit pardonner !*

Nous sommes cependant portés quelque-

fois à rire d'une offense, qui manque son effet. La source de cette Clémence & dans le sentiment de notre *supériorité*. Par cette raison, un Enfant qui nous bat, nous fait *rire*.

Nous rions même d'une offense où nous sommes directement compromis, pourvû qu'il en résulte pour les autres un mal où notre orgueil puisse trouver son compte. Si vous n'en croyez rien, osez démentir Horace; & faites le procès à cette belle Ode, où le Poëte se plaint de l'infidélité de *Barine*:

*Je pense voir sourire aux sermens que tu fais,
Les folâtres plaisirs, les graces indulgentes,
Et leur mere propice aux ruses des Amantes,
Et le cruel Amour qui ne cesse jamais
D'aiguïser contre nous sur des roches sanglantes
La pointe ardente de ses traits.*

La première idée de cette Strophe est commune à tous les Poëtes. Jupiter, s'il en faut croire. Ovide:

*Jupiter du haut des Cieux
Rit lui-même des parjures
Qu'il voit faire aux amoureux.*

Tibulle dit à-peu-près la même chose en d'autres termes:

*Jupiter sans courroux voit l'orage & les vents
Emporter dans les airs nos vœux & nos sermens.*

Ce rire du Souverain des Dieux ne pouvoit prendre sa source que dans le *dédain*, l'*orgueil* en étoit donc le principe.

Mais jusqu'où ne va point la *présomption* de l'homme ? Non content de rire aux dépens d'autrui, il porté quelquefois la vanité jusqu'à rire à ses propres dépens. On peut appeller ce moment le triomphe de l'amour-propre, puisque ce même *orgueil* qui nous fait presque toujours penser que nous sommes *supérieurs* à nos semblables, nous fait croire en certains instans que nous sommes *supérieurs* à nous-mêmes.

Lorsque notre amour-propre éprouve un mélange égal de plaisir & de peine, le rire qui naît de l'orgueil durant cette double sensation, s'appelle rire *Sardonique* ou *Sardonien*. Ce rire, Messieurs, est d'une nature vraiment mixte, & précisément telle qu'on vous l'a détaillée; à l'exception que la douleur & le plaisir n'en sont réellement que les circonstances, & que l'orgueil en est la véritable source. Quant à l'origine de l'Epithete de *Sardonien*, elle n'est pas moins problématique que ne l'a été jusqu'ici la question même du *rire*. Ceux qui dérivent ce mot de l'Isle de *Sardaigne*, par rapport à l'herbe-du-rire qu'on dit y croî-

tre, ne me paroissent pas avoir égard à l'antiquité du proverbe. Il avoit pris naissance en des lieux très-éloignés de la Sardaigne, & dans des tems fort antérieurs à la célébrité de cette Isle. Nicandre, dans son Poëme des *Antidotes* où il passe en revue presque toutes les fortes de venins, ne dit pas un mot de l'*Asche-du-rive* (*), ni de ses effets. Il faut donc croire que ce conte populaire est postérieur à ce Poëte, & parconséquent à quantité d'Auteurs Grecs plus anciens que Nicandre; lesquels cependant citent le *rive Sardonien*, comme un proverbe usité de tous les tems. Homere le plus ancien des Poëtes connus, l'appelle *Sardanien* & non *Sardonien*; ce qui prouve que ce mot a souffert plusieurs altérations; & surtout, qu'il ne vient point du mot Sardaigne, cette Isle ayant toujours été appelée par les Grecs *Sardô* & non *Sarda*. Callimaque d'ailleurs la représente comme un séjour enchanté, comme le berceau des graces; & se garde bien de lui prêter aucune qualité mal-faisante:

On appelloit en Grec *Σαρδόνιος πόνος*; & en Latin, *Asium-risus*; ou *Sardonia herba, scelerata herba* &c.

*Là se voit Sardô, cette Isle,
Que Vénus sortant des flots
Choisit pour premier azyle.*

Callim. Hymnes.

C'est par corruption que les Auteurs venus depuis Homere ont appelé le rire amer *Sardonien*, ou *Sardonique*; changement, qui a donné lieu à deux fausses conjectures: l'une, que cette Epithete avoit rapport à la *Sardaigne*; & l'autre qu'elle venoit du mot *Sardonix*, qui en Grec comme en François signifie une sorte de pierre précieuse. Cette dernière opinion a quelque chose d'assez précieux: car si la *Sardoine* surnommée *Onyx* est nécessairement d'une couleur mêlée; de même aussi, le rire dont il s'agit est toujours produit par le concours de plusieurs passions.

Mais toutes ces interprétations s'évanouissent d'elles-mêmes, lorsqu'on vient à réfléchir qu'elles ne sont fondées que sur les variations insensibles qui se sont glissées dans la maniere d'écrire & de prononcer cette expression vraiment Enigmatique. L'autorité d'Homere à cet égard emporte, sans contredit, la balance, par le seul poids de son antiquité. Il est certain de plus que les Grecs disoient

communément que quelqu'un *Sardani-
zoit* (*), pour dire que son *ris* n'étoit pas
sincere : vous remarquerez aussi que le
mot *Sardanaphale* (†) signifioit chez eux
Bouffon, Jovial, Baladin; & qu'on don-
noit cette épithete à tous les *Plaisans de
profession*. Cela nous rameneroit à croire
premièrement qu'il faut écrire & pronon-
cer *vire Sardanien*; & qu'en second lieu
cette expression proverbiale doit sa nais-
sance à la prise de *Sardes*, époque qui
réduisit les *Lydiens* à faire le métier de
Bouffons, de Farceurs, & de Mimes :
mais d'un autre côté je ne vois pas qu'il
soit possible d'admettre ce systême, puis-
qu'Homere qui parle du *vire Sardanien*,
vivoit près de deux cens ans avant l'expé-
dition de Lydie.

Oserois-je à mon tour risquer une con-
jecture ? Puisque *Sardanizer* signifie *vire
d'une certaine maniere*, & que *Sardanapha-
le* veut dire un homme *qui excite le ris*,
je pencherois à croire que le mot *Sarda*
exprimoit *une sorte de vire* chez les plus
anciens peuples de l'Orient; que *Sardes*
signifioit *Ville des ris*; que *Sardô* signifie
Isle-riante; & que le surnom de *Sardana-*

(*) Σαρδάζειν, Sardanium ridere

(†) Σαρδαναφάλος, morio, scurra, risus concia-
tator, histrio.

pale fut donné par dérision au lâche & *ridicule* dernier Roi des Assyriens. De ce mot *Sarda* qui signifie *rire*, joint à celui d'*ANIA* qui veut dire tristesse, les Grecs auront composé l'épithète *Sardanien*, qu'ils auront très-justement annexée à cette espece de rire où la joye se trouve confondue avec la tristesse; notre amour-propre alors étant également affecté de plaisir & de douleur.

On trouve une citation du rire Sardanien dans l'Iliade; & une autre dans l'Odyssée. Les deux passages sont très-remarquables, & faits de main de maître: Ce rire y est caractérisé d'une façon frappante. Dans l'Iliade il n'est pas nommé; mais il est impossible de le méconnoître:

*La sévère Junon prend place entre les Dieux :
Sa Bouche en cet instant s'efforce de sourire ;
Mais son front sombre & sourcilleux ,
Laisse voir le dépit dont le trait la déchire.*

Dans l'Odyssée, il est nommé expressément. Ulysse a prévu l'insulte que l'insolent *Ctésippe* médite de lui faire: ce héros qui voit venir le coup,

*Se détourne, l'évite, & sourit en lui-même
D'un ris Sardanien.*

Un autre passage du même Poëte qui

porte évidemment l'empreinte du rire mixte, c'est l'instant pathétique où prêt à sortir des portes de *Sçées*, Hector remet Astianax aux mains de sa mere éperdue :

*Hector lui rend son fils : la sensible Andromaque
Le presse sur son sein ; & prête à s'égarer,
Vous l'eussiez vue ensemble , & sourire , & pleurer.*

Or , dans tous ces cas , il est facile de reconnoître que *l'orgueil est la cause du ris*. Dans le premier exemple , Junon ne s'efforce de rire que par vanité , & pour déguiser les chagrins qui l'affiégent. Dans le second , Ulysse ne *sourit* que parce qu'il s'applaudit de l'erreur de *Ctésippe* , & de la vengeance qu'il se propose de tirer de ce traître. Dans le troisieme , *Andromaque* sourit très-naturellement sans doute , à la vue de son fils qu'Hector lui a fait envifager comme un autre lui-même , comme l'espoir de Troye , & comme un héros naissant dont le bras invincible mettra quelque jour aux pieds de sa mere les dépouilles sanglantes de ses ennemis. Ce sont les expressions d'Hector ; & c'est de ces idées superbes qu'elle est occupée , lorsqu'elle *sourit* à la vue d'Astianax. Mais le trouble où la jette le départ actuel de son Epoux corrompt

sa joye, & combat ses espérances présumptueuses. Aussi le rire d'Andromaque en cette occasion doit-il être regardé comme un véritable rire *Sardanien*.

Le rire d'*Ironie* ou de *Sarcasme* appartient manifestement à cette classe de *ris*; puisqu'il porte la double empreinte du plaisir mêlé d'amertume. Jetez un instant les yeux sur ce Buste de Despréaux, l'un des chef-d'œuvres de Girardon, & l'une des curiosités qu'on admire dans cette Salle. (*) L'Artiste a tellement exprimé ce caractère mixte dont nous parlons, que l'Ironie elle-même armée de la douleur semble résider ici sur les lèvres & sur toute la bouche de ce sévère Critique, qui semble jouir avec orgueil du plaisir cruel d'immoler ses victimes.

Je pense, Messieurs, vous avoir pleinement convaincus que le rire prend sa source dans l'*orgueil* & que ce principe s'étend à toutes les sortes de *ris*. Ces différentes especes peuvent selon moi se réduire à l'énumération suivante :

Le rire à gorge déployée, ou rire indécant.

Le rire gracieux, ou le sourire.

Le rire de dignité, ou de protection.

(*) M. Titon du Tillet possédoit l'original en marbre du Buste de Despréaux, par Girardon.

Le rire niais, qu'il faut distinguer du rire ingénu.

Le rire avantageux, ou de pure vanité.

Le rire de civilité, de convention, ou d'usage.

Le rire pincé, ou dédaigneux.

Le rire franc, sincère, ou séerein, qui se répand sur toute la physionomie.

Le rire hypocrite, ou simulé, qu'on appelle aussi rire-en-dessous, rire-sous-capot, rire-malin, ou rire-fournois; encore que ce dernier doive être distingué du rire malin.

Le rire contraint, ou celui qu'on retient en se faisant violence.

Le rire forcé, ou machinal, occasionné par le chatouillement excessif, par les blessures du diaphragme, par certains breuvages &c.

Le rire amer, excité par le dépit, la vengeance, l'indignation, & mêlé d'un certain plaisir, le tout combiné d'orgueil. Ce rire & le rire forcé sont compris sous le nom commun de *Sardanien*.

En un mot, le rire *inextinguible* dont parle Homère, ou celui qu'on ne peut arrêter, & qui suscite dans les flancs, dans la gorge & dans toute la personne une convulsion dont nous ne sommes plus les maîtres.

De tous ces *ris*, le rire forcé, ou purement machinal, est le seul qu'on ne puisse attribuer directement au mouvement de l'orgueil. Le seul rapport qu'il ait avec cette passion, c'est d'en ébranler contradictoirement les ressorts, par le dérangement du diaphragme. Ce rire est à l'orgueil ce que seroit à l'harmonie, sous les doigts d'un Musicien habile, un son faux occasionné fortuitement par le dérangement d'une corde. Cette dissonnance accidentelle ne prouveroit rien contre le talent de l'Artiste, ni contre la justesse de l'air. Si quelqu'un voulant donner la solution de la cause morale du geste, définissoit ce mouvement : *un effet libre de la volonté* ; cette explication n'en seroit pas moins juste, parce qu'une violence étrangère m'auroit contraint de faire un geste contraire à mon intention. Le seul nom de *rire forcé* fait assez voir qu'il doit être rangé dans la classe des exceptions ; & qu'il forme une contradiction réelle dans la nature.

J'ai dit que l'orgueil, dans l'opération du rire, admettoit assez volontiers, mais comme en sous-ordre, l'entremise d'autres passions. Il est à remarquer que la *surprise* est de tous ces ressorts le plus propre à déterminer le mouvement du

rire. Car, selon l'observation judicieuse de Cicéron, les plaisirs inattendus sont les plus piquans de tous ; & nous ne rions jamais de meilleure grace, que lorsque notre ame se trouve dans un état de surprise flatteuse à la rencontre imprévue de quelque événement singulier. L'art d'exciter dans l'ame cette commotion subite demande une étude particulière, qui consiste particulièrement dans l'usage connu de quelques moyens oratoires désignés par les Grammairiens sous le nom de Tropes ou figures. Voici quelques exemples de ces manières d'exciter le rire par le concours de la surprise :

Premièrement par *improvisite*, comme le valet Carie, dans le *Plutus* d'Aristophane :

C H R È M Y L E.

Et cette tour, que d'ici l'on peut voir ;
Qu'à nos frais Timothée a, dit-on, fait construire ?

C A R I E.

Que sur toi puisse-t-elle choir !

Secondement par *contradiction dans les termes*, comme Sosie dans *Amphitruon* :

„ Et j'étois venu, je vous jure,
„ Avant que je fusse arrivé.

3°. Par *contradiction sous-entendue* comme dans l'*Epreuve-réciproque*, lorsque le faux Financier dit à la fausse Comtesse:

„ *Oui, cette femme-là me coûte soixante mille écus. . . . ou rien.*

4°. Par *sur-abondance*, comme dans la même piece où M. Patin dit encore:

„ *Je l'eusse épousée, je pense, sans un vieux mari. . . .*
 „ *qu'elle avoit encore de reste.*

5°. Par *contre-sens* comme lorsque l'*A-vare* pour dire: *il faut manger pour vivre, & non vivre pour manger*, se trompe & dit:

„ *Il faut vivre pour manger, & non pas manger*
 „ *pour vivre.*

6°. Par *effronterie*, comme dans *Crispin rival de son Maître*:

„ *Pardonnez-nous cette friponnerie, à cause de*
 „ *l'habitude.*

7°. Par *disparate*, comme dans ce vers de Regnard:

On ne peut s'empêcher d'en pleurer. . . & d'en rire.

8°. Par *récidive* comme l'Orateur Crassus plaidant contre Lucius Helvius Lamia. Ce dernier étoit une espece de nain

tout contrefait. *Écoutons*, dit Crassus, *ce joli petit homme*. Lamia piqué de cette raillerie répondit avec humeur : *qu'il n'avoit pu remédier aux défauts de son Corps, mais seulement à ceux de son Esprit*. Alors Crassus reprit d'un grand sang-froid : *écoutons donc cet homme-d'esprit* ; ce qui mit Lamia hors de toute mesure, & redoubla sa douleur & son embarras au point que tout l'Auditoire faillit étouffer de rire.

9°. *Par contradictions dans les usages, comme dans cette phrase :*

Vous êtes un homme étrange ! vous avez une chaumière à la ville, & un Palais dans les champs.

Et dans cette autre ;

Mettre mon Potager en parterre ! eh ! que mettrai-je donc dans ma soupe ? ... des Tulippes ?

10°. *Par contradiction-conséquence comme dans ce trait de plaisanterie rapporté par Cicéron : „ Quintus Opimius voyant passer Egilius, jeune homme qu'une figure efféminée faisoit soupçonner de débauche, lui dit en riant : Eh ! bien, ma chère Egilia, quand viendrez-vous coudre ou filer chez moi ? Je n'oserois, répondit modestement Egilius, car ma mere n'entend point que sa fille hante des femmes de mauvais exemple.*

11°. Par l'emploi des mêmes termes, comme dans cette historiette citée par le même Ecrivain : „ Scipion Nafica s'é-
 „ tant présenté à la porte d'Ennius, la
 „ Servante de ce Poète lui dit que son
 „ Maître n'y étoit pas. Scipion comprit
 „ qu'il s'étoit fait celer, mais n'en té-
 „ moigna rien. Quelques jours après,
 „ Ennius alla voir Scipion qui, du plus
 „ loin qu'il l'entendit parler, lui cria
 „ qu'il n'y étoit point. Eh! quoi? dit En-
 „ nius; n'entens-je pas votre voix? Alors
 „ Scipion: vous êtes, sans mentir, un
 „ homme bien injuste! Vous exigez que je
 „ m'en rapporte à votre Servante lorsqu'elle
 „ me dit que vous êtes en ville; & vous
 „ refusez de me croire moi-même, quand je
 „ vous assure que je suis absent!

12°. Par exagération, comme dans ce passage d'Aristophane :

C H R E M Y L E.

*Ainsi donc, si selon votre gré,
 Le destin aux vertus devenoit moins contraire,
 S'il vous rendoit la vue?..*

P L U T U S.

*Aussi-tôt, aux méchans
 J'irois retirer mes présens.*

Et les bons ?

PLUTUS.

*Ab! pour eux vous me verriez tout faire :
A les bien caresser je mettrois tous mes soins ;
Car je n'en ai pas vu , depuis mille ans au moins.*

CARIE.

*Il faut que ces gens-là ne se montrent plus guere ,
Ou que le moule en soit perdu ;
Car moi , qui , grace au Ciel , ai la vue assez claire ,
Si j'en vis jamais un , je veux être pendu.*

CHREMYLE.

*Au nom des gens de bien , dont le nombre est si rare ,
De vos dons envers moi ne soyez point avare ;
Et si la probité , l'honneur , la bonne foi ,
Pour fixer vos faveurs sont la route certaine ,
Ma Maison , que voici , vous offre assez d'emploi.
Vous chercheriez en vain dans le reste d'Athene ,
Un plus honnête homme que moi.*

PLUTUS.

*Tel est de tous les Gueux l'ordinaire langage.
Ont-ils besoin de mon secours ?
L'honneur , la probité regnent dans leurs discours :
Mais de mes dons à peine ils ont connu l'usage ,
Qu'on les voit aux vertus renoncer pour toujours.*

C H R E M Y L E.

*J'en connois (& ceux-là, je vous les abandonne)
Dont tel est le portrait : mais il s'en trouve aussi
Qui, . . .*

P L U T U S.

*Non, vous dis-je ; ils sont tous faits ainsi ;
Et je prétends n'en excepter personne.*

13. Par *interprétation détournée*. La même Comédie de *Plutus* nous fournira encore un exemple ingénieux de ce genre de plaisanterie :

C A R I E.

Eh ! que craignez-vous , je vous prie ?

P L U T U S.

*Franchement , la démarche où l'on veut m'engager,
Mérite encore d'y songer.*

C A R I E.

Eh ! Pouvez-vous montrer tant de poltronerie ?

C H R E M Y L E.

Ce n'est pas sans raison qu'on vous nomme peureux.

P L U T U S.

Moi, peureux ! A ce point vous pourriez vous méprendre ?

*Je vois bien qu'il faut vous apprendre ,
D'ou me vient ce surnom fâcheux.*

Certain sureteur de Cassettes

Voulut de nuit enlever mon trésor.

Mais, graces à mes soins, il s'en fut les mains nettes ;

Car tout étoit enclos sous un bon Coffre-fort.

Or, admirez l'impudence

De cet insigne voleur !

Il m'osa décrier comme un Ladre sans cœur,

Et fit passer ma prudence,

Pour un effet de ma peur.

14°. *Par abus - de - termes, comme lorsqu'on appelloit César le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris.*

15°. *Par l'assemblage incohérent de deux expressions, comme les aunes - de - Moutons de M. Guillaume, dans la Comédie de l'Avocat Patelin.*

Enfin par *contre-attente*, comme dans le fragment de Nævius que je vais rapporter. Un vieillard se prend de compassion pour un jeune homme qu'il voit conduire en prison pour dettes. Notre Avare est sur le point de le racheter ;

mais la somme qu'on lui demande le décourage à tel point qu'il se croit obligé de spécifier son refus deux fois dans une même phrase, & de deux manières également inattendues : ce qui donne à ce passage un sel de plaisanterie dont les anciens faisoient grand cas. Il y a d'ailleurs dans ce fragment, trop court sans doute, un comique de situation, qui le rendoit très-digne de nous être conservé avec le reste de l'ouvrage. Représentez-vous la position du débiteur qu'on mène en prison ; la joye qui se répand sur son visage lorsqu'il voit le Vieillard entrer en marché pour sa délivrance ; en un mot, son dépit & son étonnement lorsque celui-ci conclut par le laisser dans la crise.

C H R É M È S.

Certes ! Je prends pitié du sort de ce jeune homme.

Pour quelle dette, ami, se voit-il condamner ?

Parlez, que vous faut-il ?

L E C R É A N C I E R.

Mille écus font la somme.

C H R É M È S.

Je ne vous dis plus rien ; vous pouvez l'emmener.

Si le vieillard s'étoit contenté de répondre en se retirant : *je ne vous dis plus rien* ; le trait seroit d'un comique ordinaire ; mais l'avarice est une passion dure ; elle commande alors dans toute sa force à Chrémès ; elle lui reproche en quelque sorte le mouvement de générosité qu'il a eû ; il falloit donc caractériser la laideur , la rudesse , la cruauté de ce vice ; & c'est ce que fait à merveilles notre *Harpagon* , en ajoutant inhumainement ces paroles brutales :

Vous pouvez l'emmener.

Tels sont les moyens les plus usités d'exciter le rire ; & il n'est aucun de ces exemples qui ne prouve que l'homme ne rit jamais qu'en vertu d'un retour flatteur sur lui-même & d'une comparaison plus ou moins orgueilleuse qu'il fait de lui à l'objet ridicule. L'amour-propre flatté est donc dans tous les cas la source cachée, le ressort constant, en un mot le principe physique & moral du *rire*.

F I N.

ERRATA.

- Page 70. lig. 11. *idés*, lisez, *idées*
— 73. lig. 24. *Pf. 24.* lisez, *Ode 24.*
— 116. lig. 2. *Clémence &*, lisez, *clémence est*
— 118. Note lig. 1. *appelloit.*, lisez *l'appelloit*









